VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 8 DECEMBRE 1914 NUMERO 29

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Imprimé et p[illegible]ar la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Télephones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

UN BON PAS

Par un ordre-en-conseil, le cabinet provincial vient de décréter que les hôtels, restaurants, clubs, etc., où se vend de la boisson—à la campagne comme à la ville—fermeront leurs portes à sept heures du soir. Les magasins de liqueurs les fermeront à six. Cet ordre-en-conseil entrera en vigueur dès jeudi.

* * *

Il a déjà fait verser beaucoup d'encre et provoqué d'acerbes critiques. Nous ne chercherons pas à déterminer les motifs qui ont incité le gouvernement à prendre cette décision. Si nous nous arrêtions à ce travail, tout probablement nous en viendrions à la conclusion que nos gouvernants n'ont fait qu'obéir aux desiderata de la plus saine opinion publique. Sir Roblin l'a assez nettement laissé pressentir tout comme il a fait entendre que de l'opinion publique, de sa vigueur et de sa persévérance à manifester ses voeux, dépendront toutes les réformes subséquentes.

* * *

En face de ce coup droit porté au néfaste trafic de l'alcool, on a invoqué de nouveau "les droits" du buvetier, on s'est écrié que cette sage mesure du gouvernement forcerait les propriétaires de buvettes à congédier une partie de leur personnel. Chose étrange mais qui ne nous surprend point, c'est le *Free Press*—ce constant et virulent dénonciateur de l'apathie du gouvernement sur la question de la vente des liqueurs—qui donne une grande publicité aux récriminations des victimes de la fermeture à sept heures des buvettes.

* * *

Il n'est pas neuf l'argument des droits du buvetier. On y recourt toujours quand les adversaires de l'alcool obtiennent du législateur un décret ou une loi de nature à restreindre la vente des liqueurs enivrantes et à diminuer ses déplorables résultats. Qu'est-ce donc que ces "droits" du buvetier? Ou l'alcool est une chose néfaste et pour l'individu même et pour sa prospérité, celle de sa famille, ou il ne l'est pas. En présence du formidable dossier de crimes et de ruines physiques, matérielles, intellectuelles que le passé a accumulé contre l'alcool—sous tous ses modes de consommation—,il n'est pas un homme sérieux, averti et sincère qui osera le recommander. Nous défions qu'on trouve un corps de savants pour en approuver la consommation. Supposons, pour un moment, que le buvetier eut des droits à vendre à son prochain la liqueur qui le tuera ainsi que le bonheur des siens, il n'en restera pas moins que la femme, les enfants, les parents de celui qui boit ont des droits—dont la nature et la somme sont infiniment supérieures à celles des droits du buvetier. Et le buveur même a des droits qu'il est du devoir de la société de défendre si lui-même ne le fait. Se tuer par l'ingurgitation quotidienne de liqueurs alcooliques, n'est-ce pas un suicide d'un genre spécial? Pourquoi celui-là serait-il plus admissible que le suicide ordinaire réprouvé par la loi? Lent ou rapide, sa nature ne cesse pas d'être la même.

* * *

Loin de déplorer la rigueur du dernier ordre-en-conseil, nous regrettons qu'il n'aille pas plus loin. Ce n'est pas à sept mais à six heures du soir que les buvettes devraient fermer leurs portes pour que fut véritablement et tout à fait efficace la décision du gouvernement. C'est aux heures des repas, du souper principalement, quand le travail du jour est terminé, qu'on fréquente la buvette. De six à sept heures du soir est certainement l'heure de la journée où il y a la plus grande presse dans les buvettes. Nous n'avons qu'un souhait à formuler, c'est qu'un nouvel ordre-en-conseil décrète la fermeture à six heures au lieu de la fermeture à sept heures.

Les buvetiers en souffriront dans leurs intérêts mais il y aura plus de bonheur, plus de joie, plus de comfort, plus d'argent au foyer. Et la mère de famille ne se verra plus, parce que son homme gaspille le meilleur de son salaire à s'empoisonner avec de l'alcool, souffrir—non-seulement en elle-même, mais encore dans ses enfants.

* * *

Sir Roblin a déclaré que l'ordre-en-conseil décrétant la fermeture des buvettes à sept heures et des magasins de liqueurs à six heures—dans toute la province—n'était que le prélude de réformes beaucoup plus importantes. Il semble très évident que par ces importantes mesures le premier ministre veut signifier la décentralisation de notre régime des licences, l'accord de leur autonomie en cette matière aux municipalités de cette province.

Nulle réforme n'est plus désirable et n'aidera plus à la cause de la tempérance. Sir Roblin a déclaré qu'il rêvait la prohibition pour le Manitoba. C'est un idéal dont la réalisation n'est guère facile—à vrai dire, il est impossible—aussi longtemps que l'état permettra la production de l'alcool. Si la prohibition est chose difficile, on peut néanmoins réglementer la vente de l'alcool de façon à éliminer la majeure partie de ses ravages. L'action directe du contribuable sur le fléau dans l'endroit même où il réside est encore la manière la plus efficace. Plus efficace, nous pouvons sans crainte l'affirmer, que "l'option locale", inutilement trop rigoureuse et dont souvent les meilleurs résultats s'effondrent devant les chinoiseries de la loi. Les procédés les plus radicaux ne sont pas toujours les plus effectifs: l'option locale est de ceux-là.

* * *

L'autonomie des municipalités; chacun maître chez soi.

L'AIDE A LA FRANCE

Nous avons publié il y a quelque temps une série de *Lettres à une amie* sur l'oeuvre de *l'Aide à la France*. Ces lettres s'adressaient à une jeune fille, et Dieu sait combien elles ont contribué à réveiller parmi nos femmes de demain le sentiment français que les causes multiples et diverses avaient, dans beaucoup de cas, endormi. Une petite écolière va maintenant nous dire ce que les petites Canadiennes françaises du même âge et du même état peuvent faire pour la France et incidemment, pour le bon renom du Canada français. L'Académie Marchand, de Montréal, avait mis au concours une composition sur l'Aide à la France: voici ce qu'a trouvé sur ce sujet Mlle Marguerite Bastien, âgée de 12 ans:

Lettre d'une petite écolière canadienne-française à une amie

Ma chère Claire,

Tu sais sans doute les misères et les horreurs qu'a engendrées la terrible guerre qui sévit en Europe. Nous apprenons chaque jour les dévastations que ces terribles "Iroquois", les Allemands, font sur leur passage. Nous nous représentons sans peine l'état dans lequel se trouvent nos frères de France et de Belgique, et nous leur offrons tout ce qui est en notre pouvoir afin de les secourir.

L'Aide à la France est le cri répété de bouche et de coeur par les Canadiens et Canadiennes de la ville de Montréal. Déjà dans les écoles une collecte générale a été faite: et et l'Académie Marchand avait trente-sept piastres à envoyer au nom des élèves. Tu vois que c'est magnifique pour le nombre d'élèves que l'Académie renferme. Cependant l'argent, dans ces occasions n'est pas le plus nécessaire, et c'est avec plaisir que nous vidons les armoires afin d'envoyer des vêtements dont nous pouvons nous passer facilement. Plusieurs groupes de jeunes filles ont formé des cercles de couture, où l'on fait de bons vêtements chauds. Pour ma part j'ai réuni plusieurs de mes compagnes et nous passons des après-midi entières au raccommodage, à la confection d'habits, de tricots, etc.

Je t'assure que ces moments se passent bien gaiement. Et nous sommes récompensées de notre oeuvre en songeant que nous pouvons enfin montrer notre amour à cette chère France qui fut la terre de nos pères et le berceau de notre race.

Voici la faveur que je viens te demander, et je suis certaine d'avance que tu accepteras de bon coeur. Toi, si aimée, si entourée dans ton petit village, tu pourrais sans peine faire appel au dévouement patriotique. Les mains si habiles et si compatissantes de tes compagnes confectionneraient des vêtements bien plus confortables que les nôtres. Je suis certaine qu'elles se rendraient avec plaisir à ta demande et te seraient reconnaissantes de leur avoir donné un moyen de soulager les pauvres victimes de la guerre.

Ces bonnes oeuvres seront inconnues des hommes, mais non pas du principal inspirateur de notre charité, qui fera plus grande notre récompense éternelle.

Ecris-moi bientôt et dis-moi le résultat que tu as obtenu. J'attends dans l'impatience.

Ta petite amie qui connaît bien ton coeur,

Marguerite.

N'est-ce pas bien dit?

On peut expédier sur Montréal par les messageries (express) ou par petite-vitesse (freight), aux frais de France-Amérique (collect).

Tout indique que France-Amérique va recueillir plus d'un demi-million d'objets, tous utiles. Il expédie maintenant à raison de 50,000 à 100,000 objets par semaine.

A DROITE ET A GAUCHE

Le *Free Press* a appris à ses lecteurs que la santé de Mgr l'Archevêque déclinait rapidement.

C'est faux. Mgr l'Archevêque reprend rapidement les forces perdues par un continuel surmenage.

Evidemment, le *Free Press* prend ses désirs pour des réalités.

* * *

Le général French, dans un récent rapport, approuve l'envoi de la brigade d'infanterie qui coopéra avec les Belges dans la défense de la ville d'Anvers.

Quelle tête ont dû faire les journalistes anglais qui, s'improvisant critiques militaires, ne pouvaient trop abominer Churchill.

* * *

$250.00 ont été restituées au ministre des chemins de fer et canaux par un individu du district de Niagara. La dépêche d'Ottawa qui nous apprend ce petit fait, ajoute que d'ordinaire ces restitutions ont lieu pendant le carême.

Après tout, ce n'est pas si mal le carême et surtout la confession qui le couronne pour tout catholique pratiquant.

* * *

Sept cents ouvriers ont paradé dans la ville de Toronto et sont allés en délégation rencontrer le nouveau premier ministre. "Nous ne périrons pas de faim: nous nous battrons", déclara le leader de la manifestation.

Tout n'est pas rose dans la Ville-Reine.

* * *

Les Turcs volent, pillent et assassinent en Palestine, selon une dépêche du Caire.

Quoi! seraient-ils des Allemands?

* * *

Le grand-maître des Orangistes en Irlande, le comte d'Erne, est décédé la semaine dernière. Il ne possédait que la bagatelle de 40,365 acres de terrain.

Rien d'étonnant que l'Irlande se soit dépeuplée avec de pareils propriétaires terriens.

* * *

L'*Orange Sentinel* espère que la nomination d'un représentant de la Grande-Bretagne auprès du Saint-Siège n'est qu'une mesure temporaire. Son rédacteur se met les méninges à la torture pour expliquer qu'un tel acte de la part des gouvernants de la Grande-Bretagne est commandé par la nécessité de se protéger à Rome contre les intrigues des Jésuites.

Ah! quelle dure couleuvre à avaler pour ces bons orangistes que cette nomination.

* * *

L'*Orange Sentinel* ne semble guère anxieuse d'apprendre au *Catholic Register* combien d'orangistes d'Ontario faisait partie du premier contingent.

Ca se comprend.

* * *

Selon le *Times*, de Londres, le clergé irlandais n'a pas encouragé Redmond demandant aux catholiques irlandais de s'enrôler. Quelques journaux anglais du Canada ont reproduit avec plaisir ce coup de griffe du *Times* au clergé catholique d'Irlande.

Pour être juste il leur eut fallu ajouter que le clergé irlandais s'abstint d'encourager Redmond parce que le War Office refusait des aumôniers aux soldats irlandais catholiques tout en substituant de la chair de chèvre à celle de porc et de boeuf que les Hindous refusent de manger par scrupule religieux.

* * *

Les journaux nous apprennent de nouveau que la chute de Przemysl est imminente. Cela dure depuis trois mois. C'est au moins un bel exemple de persévérance.

* * *

Seize aumôniers catholiques ont été ajoutés aux troupes catholiques irlandaises à la suite de la vigoureuse protestation du cardinal Logue et du clergé irlandais. Jusqu'ici il n'y en avait que sept.

Dans la marine anglaise, il n'y a qu'un aumônier catholique: l'Amirauté n'a pas encore jugé bon de satisfaire aux plaintes des catholiques.

* * *

Un des principaux hommes politique d'Angleterre recommande aux colonies d'admettre chez elles les Hindous parce qu'ils combattent dans les rangs anglais et se montrent de vrais sujets britanniques.

La réponse des colonies ne saurait manquer d'intérêt. L'invitation ne manquera certes pas d'intérêt pour celui qui est à la fois ultra-impérialiste et anti-indou.

* * *

"La Grande-Bretagne combat pour son existence même."—Lord Kitchener.

"C'est pour la France et nullemnt pour elle que se bat la Grande-Bretagne. — L'*Orange Sentinel*.

Qui a raison?

* * *

La restriction de la vente des liqueurs jettera sur le pavé un certain nombre de gens, disent les buvetiers.

Ils nous intéresseraient beaucoup plus s'il voulait nous donner le chiffre de familles jetées sur le pavé, dans la misère, par la vente de l'alcool.

* * *

Un que tracasse l'ordre-en-conseil décrétant la fermeture des buvettes à sept heures, c'est le *Free Press*.

Quel beau cheval de bataille perdu!

* * *

Selon *le Belfast News Letter*, du 11 novembre dernier, un détachement du South Belfast Regiment, des Volontaires de l'Ulster, a paradé au chant de "Kick the Pope".

Ce doit être un réconfortant spectacle pour les catholiques irlandais.

* * *

Un correspondant militaire anglais écrit ce qui suit au *News* de Toronto au sujet de la nécessité d'interprètes chez les troupes alliées en France.

"Pour les troupes anglaises, un interprète qui est anglais et qui peut comprendre les dialectes écossais, gallois, du Yorkshire et de Whitechapel, vaut beaucoup plus que n'importe quel Français ou Flamand qui peut même comprendre la langue du pays mais rarement saisit ce que le Tommy anglais veut dire. *Je considère comme l'une des raisons principales de la valeur des Allemands dans cette guerre leur inépuisable ressource en hommes connaissant la langue du pays.*"

Cela est clair mais ne modifiera point la politique du *News* qui continuera à prêcher l'ostracisation du français dans Ontario.

* * *

On admet généralement que la France n'était pas prête quand la guerre a été déclarée; qu'il n'y avait pas assez de vêtements; que l'artillerie n'était pas aussi complète que les amis de la France l'aurait espéré, et que par conséquent la mobilisation a été rérieusement retardée.—(Dépêche de Paris au *Courrier des Etats-Unis*.)

Si avec un tel atout dans son jeu l'Allemagne n'a pas su triompher dès le début et s'est vue acculée à la retraite, elle peut dire adieu à tout espoir de succès aujourd'hui car chaque jour voit la France parfaire son organisation et compléter cette préparation entravée et mise en péril par son gouvernement radical.

* * *

On n'a pas oublié le tintamarre soulevé à Ottawa par l'invitation faite à M. Henri Bourassa d'y donner une conférence sur le Canada et sa participation à la guerre actuelle. Le *Ottawa Journal* menait l'attaque et invitait à lapider le directeur du *Devoir* parce que son discours serait anti-britannique, c'est-à-dire n'approuvant pas un désir du peuple de la Grande-Bretagne.

Cela n'a pas plu au *Citizen* d'Otawa, et il répond ainsi au *Journal*: "Le *Journal* qui se scandalise des prétendues opinions anti-britanniques de M. Bourassa est en faveur du maintien de droits de douanes antipatriotiques et anti-britanniques dont l'objet est de ne point permettre l'entrée au Canada des produits britanniques."

Ne trouvant pas ce coup de cravache assez cinglant, le *Citizen* en ajoute un second: "Et pourquoi ce *Journal* qui se scandaliserait à si bon droit favorise-t-il des droits de douanes anti-britanniques sur les marchandises anglaises? Probablement parce que s'il n'agissait point ainsi, il perdrait le patronage du gouvernement ce qui se chiffre à quelques milliers de piastres chaque année."

Ah! ces purs!

* * *

Une dépêche de Londres nous apprend que le tzar a promis de fournir les fonds nécessaires à la réparation des églises catholiques détruites par le bombardement allemand dans les environs de Ivangorod.

Certes, c'est un joli geste de la part du chef de l'église grecque schismatique, mais il le serait infiniment plus, s'il ordonnait aux fonctionnaires de son gouvernement de cesser de persécuter les Ruthènes.

* * *

Le correspondant du *Star* de Montréal, au camp de Salisbury, écrit que le général Alderson est très satisfait des membres canadiens-français du premier contingent, que les officiers anglais sont "enchantés" d'eux et que plusieurs ont été choisis pour "leurs admirables qualités d'observation" dans les reconnaissances.

* * *

"L'Ulster a préparé pour l'armée 32 bataillons. Ces hommes s'entraînent depuis deux ans et sont en parfaite condition. Quand ils auront réglé le cas du Kaiser, *ils règleront celui de Redmond et de Dillon*."—Rév. McKegney dans l'*Orange Sentinel*.

* * *

Combien des 100,000 volontaires de l'Ulster se sont enrôlés?

* * *

Un maître farceur:

Les Orangistes ont plus que qui que ce soit participé à toute bataille livrée sur le sol canadien".—E.-T. Essery, ancien grand maître orangiste dans Ontario.

* * *

Une des principales suffragettes de Londres suggérait dans un récent discours à Chicago que les femmes missent fin à toute menace de guerre en déclarant la grève à la maternité.

A la vérité, c'est une grève qui mettrait fin à un grand nombre de choses.

* * *

Le correspondant du *Globe* de Toronto, au camp de Salisbury, écrit que tous les volontaires canadiens pourvus de noms à allure allemande ont été arrêtés au camp et ont subi un interrogatoire. Plusieurs d'entre eux ont combattu pour l'Angleterre dans l'Afrique du Sud et quelques-uns même portent des médailles décernées par la reine Victoria.

* * *

M. Flemming, premier-ministre du Nouveau-Brunswick, trouvé coupable par une commission royale d'enquête, descend—c'est le mot—dans le champ de la politique fédérale, et avec l'approbation de son parti.

Si un politicien canadien-français se permettait un semblable exploit, quelle vertueuse crise d'indignation secouerait les bonnes feuilles d'Ontario.

* * *

La presse anglaise toute entière, d'après des dépêches de la fin de novembre, fulminerait contre le football. A une joute, suivie par 15,000 spectateurs, dit le *Pall Mall Gazette*, un colonel dont le fils est mort au front et qui lui-même se préparait à y retourner, plaida vainement la cause du recrutement. Pas un homme ne répondait à l'appel. Même résultat à Nottingham où il y avait 7,000 specateurs. Même résulta aussi à Brighton.

* * *

"L'affirmation constamment répétée que nous nous battrons pour la liberté des petites nations semble avoir dérobé le fait important que la Belgique a combattu pour l'existence de la Grande-Bretagne. Que serait-il arrivé si la Belgique pour ne point souffrir de l'attaque, par égoïsme pour son commerce, ses industries, ses trésors et ses foyers—avait accédé à la demande d'un libre passage pour les troupes allemandes? Tout probablement, Paris serait depuis longtemps en la possession des envahisseurs; ils détiendraient maintenant la plus grande partie de la France et peut-être en août, le coup fatal eut-il été porté à l'armée française avant que nous eussions pu envoyer à son secours notre corps expéditionnaire. La résistance de la Belgique a empêché ces tristes résulats et ne l'eussent-ils point été il est impossible de dire ce qui s'en fut suivi dans cette guerre. Une Allemagne victorieuse eut probablement attiré à elle plus d'un neutre indécis et notre tâche fut de la sorte devenue très appréciablement plus difficile—peut-être trop pour nos forces.—*Catholic Universe*, Londres.

* * *

Neuf pendaisons auront lieu dans le mois de janvier. Tous ces condamnés nous sont venus par l'immigration. Qu'on dise ce qu'on voudra, le système qui produit de tels fruits est radicalement faux.

D'importants observateurs l'ont déclaré il y a plusieurs années. Nos gouvernants l'ont compris mais n'en ont point profité parce que certains de leurs amis s'édifiaient une fortune avec les primes qu'accordaient le gouvernement.

* * *

Champ Clark, sénateur et leader démocrate, était tellement ivre à une conférence qu'il donnait la semaine dernière que ses amis durent le forcer à quitter l'estrade où il adressait son auditoire.

Fichue de réclame pour une réélection.

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

M. Théo, de Saint-Claude, Man., est le premier manitobain mort au champ d'honneur pour la France. Il faisait partie du magnifique contingent de soixante soldats fournis par la paroisse de Saint-Claude.

Nous recommandons à nos lecteurs de lire dans notre chronique provinciale l'extrait de la lettre citée par notre correspondant et donnant le récit de la mort de M. Théo par un de ses concitoyens de Saint-Claude, combattant à ses côtés.

DES TRANCHEES FRANCAISES

Le 27 octobre 1914.

Ma chère tante, mon cher Robert,

Depuis bientôt trois mois que nous sommes en guerre, je n'ai pas trop souffert; mais combien de nos pauvres camarades sont tombés sous les balles allemandes.

A la bataille de Lincey nous comptions une trentaine de morts et une centaine de blessés. On trouvait cela très dur mais à Lerouville ce fut tout autre; les Prussiens bien retranchés avec des mitrailleuses dans les clochers semèrent la mort dans notre régiment qui avait 2,000 hommes à son effectif fut réduit à 800. Nous avions perdu 2 commandants et beaucoup d'officiers; enfin après 4 jours et 4 nuits de lutte sous la pluie et la mitraille nous réussîmes à retraiter nos envahisseurs.

Nous vivons dans des tranchées en lisière de bois depuis 23 jours. Nous ne sortons la tête que pour tirer des coups de fusil.

Les obus nous sifflent aux oreilles; enfin, on s'y fait, on se figure que ça ne s'arrêtera on ne pense qu'à tuer ces sales Prussiens.

Oh! ce que l'on s'amuse follement quand on peut en chipper au bout de notre baïonnette.

A part cela ma situation n'est pas mauvaise. Je suis agent de liaison et géographe. S'il ne faisait pas si froid la nuit on serait pas trop à plaindre.

J'espère que d'ici janvier ou février, ce sera fini et que pour le printemps nous serons tous dans nos foyers.

Je termine en vous embrassant tous les deux de tout coeur.

Votre tout dévoué neveu et cousin,

G... A...

Le courage d'une femme.

Le *Daily Mail* raconte, d'après le *World* de New-York, un bien intéressant acte de bravoure accompli par une femme à Anvers.

Il s'agit de Mme Winterbottom, femme d'un officier anglais et originaire de Boston. Cette dame a mis son automobile, qu'elle conduit elle-même, à la disposition de l'hôpital de campagne.

Après l'attaque d'un fort, on avertit qu'il contenait des blessés demandant des soins urgents.

Pour atteindre ce fort, il fallait traverser deux milles de route balayée par le feu; des corps d'hommes tués embarrassaient le chemin.

Avant qu'aucun autre se soit proposé, la grosse voiture grise descendit la route avec, au volant, la charmante figure de la jeune femme américaine. Accroché au marche-pied longitudinal se tenait le chauffeur. Derrière Mme Winterbottom se tenait un photographe du Kansas, M. Donal Thomson. Tandis que des boulets passaient et éclataient au-dessus de leurs têtes, M. Thompson put constater que la courageuse jeune femme était aussi calme que lorsqu'elle conduisait le long de la Commonwealth Avenue.

En atteignant le fort, les boulets l'enveloppaient littéralement, mais elle put remplir sa voiture de blessés et retourner vers les lignes belges.—(*Excelsior.*)

Violation d'église.

Dans la matinée du 9, avait lieu un enterrement à l'église. Au moment où on célébrait la cérémonie mortuaire, une auto-mitrailleuse française arriva dans la petite ville et se mit à canarder le poste allemand installé dans la mairie, sur la place; furieux, les Allemands se précipitèrent au nombre d'une cinquantaine dans l'église, et au grand émoi des assistants, empoignèrent les deux prêtres qui officiaient et les deux chantres, et sans même leur donner le temps d'enlever leurs ornements religieux, les firent sortir et marcher devant, sous le feu de l'auto-mitrailleuse française. C'est miracle qu'ils aient échappé aux balles...

Les Allemands les firent monter, chacun dans un auto, les obligèrent à se tenir debout et les conduisirent ainsi à Chauny.

A Chauny, les deux prêtres et les deux chantres restèrent pendant plus de vingt-quatre heures sans boire ni manger, et furent gardés prisonniers pendant trois jours.—(La *Liberté*.)

L'APOLOGETIQUE DE LA GUERRE

(La Croix)

"C'était superbe, j'ai pleure d'émotion".

Le lieutenant B..., rentré de Russie au moment de la mobilisation et qui a sous les drapeaux quatre de ses frères, déjà tous blessés plus ou moins grièvement, écrit, de la route de Verdun à Metz, à son beau-père toulousain, M. le baron R. T...:

"Mercredi 7 octobre: j'ai pu hier, après quinze jours de combats et de nuits à la belle étoile, coucher dans un lit... Nous étions près de 4,000 hommes cantonnés dans un petit village et, parmi eux, une quinzaine de prêtres qui ont dit leurs messes sans discontinuer, de 5 à 9 heures à l'église du village.

"*Le confessionnal n'a pas désempli de la matinée, et j'ai eu le grand bonheur de faire la sainte Communion au milieu de presque tous les gradés de ma compagnie. Mon ordonnace, le brave A..., a tenu à suivre son lieutenant et à faire ses dévotions avec lui. J'ai voulu servir une messe, mais les places étaient déjà prises au choix. Tous ceux qui ont assisté à la messe de 5 r. 1|2, officiers, sous-officiers et soldats, se sont approchés de la sainte Table, et avec quelle ferveur! C'était superbe, j'ai pleuré d'émotion. Ah! on le met de côté le respect humain.*

"*Tous ces soldats restent à genoux tout le temps de la messe et on sent qu'ils sont tout près de Dieu.* J'ai eu la messe de l'ancien vicaire de Montech et celle du jeune vicaire de Valence-d'Agen. Fait également connaissance d'un jeune novice Jésuite de la province de Toulouse arrivé avec le dernier détachement. Parti dès le début, étant du service acif. *il a reçu une balle au front et une dans la gorge: aucune des deux n'a pu être extraite, et il se porte à merveille.* Rentré au dépôt à ..., il a demandé à repartir. *C'est un rude soutien moral de se sentir si bien entouré...*"

"On dit que les Français n'ont pas de religion, c'est faux."

Après la déclaration de guerre, vers la mi-août, le R. P. Petit, missionnaire du Saint-Esprit, à Aix-en-Provence, se trouvait à Honnay, près de Namur, en Belgique, dans un couvent de Rédemptoristes exilés de France.

Une brigade de dragons, puis une brigade de cuirassiers français avaient occupé la petite ville. L'état-major était installé chez les Rédemptoristes. On pense avec quelle cordialité nos religieux avaient accueilli officiers et soldats.

Les officiers sont à table. La conversation s'engage soudain dans les choses de la religion.. Le colonel du ... régiment de cuirassiers déclare: "Pour moi, je vais à la messe, mais il y a bien quelque temps que je n'ai point fait mes Pâques..." Et, montrant du doigt le P. Petit, il ajoute: "Je veux me confesser, et c'est mon ancien vicaire de Lunéville que j'irai trouver..."

C'était à la veille de la fête de l'Assomption. *Pendant toute la journée, cinq ou six prêtres confessent les militaires.* Voici qu'un lieutenant accourt auprès du P. Petit: "Il y a là-bas, dit-il, un escadront dont les hommes sont retenus par le travail... Si vous pouviez vous installer dans la ferme voisine, vous feriez plaisir à tous." Et le Père de se rendre aussitôt à la ferme. Il s'installe dans une chambre de paysan. Les soldats se succèdent. *Pas un ne manque. Et presque tous portent ostensiblement des médailles: elles ne leur avaient pas été distribuées aux ambulances de la Croix-Rouge.*

Une cinquantaine de cuirassiers étaient occupés, dans une ferme, à préparer des bottes de foin. Les Belges, qui travaillaient près d'eux, étaient ravis de leur tenue, de leurs propos. Ils déclaraient ensuite: *On dit que les Français n'ont pas de religion. C'est faux. Nous les avons entendus. Nous les avons vus en bras de chemise, et presque tous portaient ostensiblement médailles et scapulaires.*

Et tous ces soldats voulaient communier avant de partir pour le feu. Le curé de la paroisse avait promis qu'il y aurait une messe, le lendemain, fête de l'Assomption, à 3 heures du matin. Mais, vers 6 heures du soir, une alerte met tout le monde en mouvement. On selle les chevaux. Un ordre arrive qui fixe le départ à 1 heure du matin. *Contrariété des soldats qui se voient obligés de renoncer à la communion.* Tout s'arrange. On profitera de la permission du Pape. A 8 heures, les cloches sonnent, appelant les cuirassiers à l'église. *Ils reçoivent la communion en viatique.* Et ceux que le service avait maintenus à leur poste vinrent, à minuit, communier dans la chapelle des Rédemptoristes.

"Comment d'être chrétien et pratiquant on se sent fort, calme et confiant."

R. G..., soldat aixois du 61e, écrit au sujet de son frère sous les drapeaux comme lui et comme lui à la ligne de feu: "*Depuis le départ de F..., c'est avec un redoublement de ferveur que je m'adresse au bon Dieu et à sa sainte Mère pour qu'ils nous protègent tous les deux. C'est en eux que j'ai mis mon espoir, aussi je suis certain que je ne serai pas déçu.* Quelle force morale donne à nos soldats l'assurance des prières de leurs parents jointes aux leurs!

"J'ai confiance en vos bonnes prières. Tous les jours nos coeurs se rencontrent dans une commune prière, et ces voix qui montent vers Dieu dans un indissoluble élan ne peuvent que l'atteindre et nous donner l'assurance que nos prières seront exaucées."

"J'ignore ce que l'avenir me réserve, écrit un alpin de 20 ans, P. J...: je suis entièrement soumis à la Providence. *Comme d'être chrétien et pratiquant on se sent en ce moment, fort, calme et confiant! C'est une force immense, la seule. Elle permet de marcher sans peur, d'accepter tous les sacrifices et de mourir sans regrets. Je ne demande à Dieu que deux choses: que la France soit victorieuse, que je meure en état de grâce, pour que la mort, en quelque temps ou lieu qu'elle me frappe, me ramène directement à Dieu.*"

"Aux moments de repos, écrit un Aixois, B. A..., caporal au 55e, *je pense à vous, le chapelet à la main.*

"Je vous étonne de vous dire que j'ai un chapelet; il est allemand. Je l'ai pris le 15 août à M..., et *le soir, lorsque la faction m'oblige à veiller, je ne suis pas seul. Je passe ainsi dans la prière les heures qui s'écoulent plus rapidement.* Je l'ai volé dans une maison, mais que veux-tu, la Sainte Vierge me le pardonnera: je la prie avec tant de ferveur qu'elle ne peut m'en tenir compte. Je ne l'ai jamais oubliée et j'ai grande confiance. Hier dimanche, je me suis confessé et j'en suis, vous pouvez me croire, *très heureux.*

"On n'est pas fils de France pour rien!"

Parmi les membres du clergé de Lyon, tombés sur le champ de bataille, il faut mentionner à part M. l'abbé Edmond Roze:

Son commandant lui dit, la veille du départ de Sainte-Colombe-lès-Vienne, qu'il le laissait au dépôt de Vienne. Le visage de Roze pâlit légèrement. "Vous paraissez contrarié, lui dit le capitaine.—Mon capitaine, répondit l'abbé, je ferai ce que vous voudrez, mais si vous me laissiez le choix, je préférerais bien aller au feu avec vous.—Vous êtes un brave, répliqua le capitaine. Je vous emmène, car nous aurons besoin de vous."

Les sergents de la compagnie assistaient à ce dialogue. Ce fut à qui lui témoignerait le plus de sympathies. Le lieutenant le disputait à l'adjudant. L'abbé Roze était ému de ces témoignages d'affectueux respect des soldats et des sous-officiers, qui contrastaient avec ceux qu'il avait remarqués dans ses périodes de manoeuvres. Il était heureux de se sentir aimé: c'est ce qui l'avait décidé à décliner l'offre du capitaine. Il se réjouissait de pouvoir exercer son ministère auprès des hommes de sa compagnie. *On n'est pas fils de France pour rien,* écrivait-il. *La maman est aimée; on le lui fera bien voir.* Il a fait comme il avait dit: il est tombé sur le champ de bataille, le coeur frémissant.

Le sergent Briand.

Nous avions déjà annoncé la blessure du sergent Briand. M. le commandant Colliard, devant le régiment rassemblé, lui a remis, à Angers, la médaille militaire. Il s'était battu héroïquement en Belgique, au début de la guerre, et se disposait, sur sa demande, à repartir, quoique non complètement guéri.

Au plus fort de la mêlée, il fut atteint sérieusement de plusieurs coups de feu. *Malgré ses souffrances, il continua à commander sa section jusqu'à la fin de la journée, entraînant, par son exemple, ses camarades.*

Ce brave sous-officier est élève du Grand Séminaire d'Angers, originaire de Loiré, et neveu de M. l'abbé Tusseau, curé du Puy-Notre-Dame.

Nous sommes heureux de citer cet exemple qui, ajouté à tant d'autres, montre avec quel dévouement et quelle vaillance les prêtres luttent pour le salut de la France.

Des blessés remercient l'évêque d'Angers.

Les blessés, soignés à Saint-Hilaire-Saint-Florent d'Angers, par les Soeurs de Sainte-Anne, pour lesquels Mgr Rumeau avait fait une offrande, ont eu la délicate attention de lui envoyer, avec une photographie qui les représente, l'adresse suivante:

Les blessés de l'ambulance des Soeurs de Sainte-Anne, à Saint-Florent, ont l'honneur d'exprimer à Mgr l'évêque d'Angers leurs sentiments très respectueux et très reconnaissants. Ils remercient Sa Grandeur de l'offrande généreuse qu'elle leur a faite et dont ils ont commencé à profiter dès aujourd'hui, par un excellent déjeuner. Ils ont porté un toast à la santé de Monseigneur et unissent leurs coeurs au sien, pour la grande et noble cause de la patrie.

(*Suivent les noms.*)

"Jusqu'à présent pas un refus."

Parmi beaucoup d'autres lettres du clergé de la Drôme, celle-ci de M. l'abbé Félix Robert, curé de Bren, qui nous fait assister à la campagne de la troisième ambulance:

Nous avons vu la Haute-Alsace, les Vosges, la Meurthe-et-Moselle, la Meuse. Dans la Haute Alsace et les Vosges, j'ai eu la consolation d'exercer les fonctions d'infirmier et surtout d'aumônier, étant seul ecclésiastique. *Oh! comme les pauvres blessés aiment à rencontrer un prêtre dans ceux qui les soignent! Jusqu'à présent, pas un seul refus, même parmi les Allemands.* Comme nos soldats sont courageux et patients dans leurs souffrances! Jusqu'à présent, il m'a été possible de célébrer la sainte messe presque tous les jours, quelquefois pendant une pause en cours de route, ou dans une église bombardée, mais dont le choeur était demeuré intact. Le dimanche, quand la chose est possible, *les infirmiers chantent des cantiques.*

"J'ai besoin de ma foi chrétienne pour faire tout mon devoir".

Lettre de M. Payen, aumônier du diocèse de Besançon, à ses paroissiens:

"...Il me semble que vous attendez quelques détails sur notre vie parmi nos troupes. Nos journées sont bien dissemblables: tantôt elles sont calmes, tantôt elles sont fiévreuses. Dans les jours d'accalmie, nous visitons les régiments qui nous sont plus connus, ceux de notre garnison ou des villes voisines de Besançon. Je serre la main de nos chers soldats, je les encourage et je les félicite. Quelquefois ces visites ne sont pas de tranquilles promenades. Il est des semaines où le canon ne cesse de tonner, et c'est aux tranchées qu'il faut aller trouver nos chers amis.. La route sera-t-elle "arrosée" d'obus? Voici les trous béants qu'ils ont faits le matin même. Combien l'aumônier est récompensé, quand, arrivé aux tranchées, aux cabanes de feuillage, il peut causer un peu du pays! Et quand on pense que là, sur la colline, sur la crête voisine, sont les fusils allemands, quel les bénédictions laisse tomber la main d'un prêtre sur les vaillants qui veillent pour nous, jour et nuit, dans la pluie ou sous la morsure du froid! C'est là, en ces instants graves, que l'on comprend bien la parole que j'ai entendue souvent: *Monsieur l'aumônier, je le déclare devant mes camarades, en pensant que je suis marié, père de plusieurs enfants, j'ai besoin de ma foi chrétienne pour faire tout mon devoir.*

"Que de fois je disais le Souvenez-vous!"

...Ainsi M. l'abbé Courbon, vicaire de la Drôme, donne des nouvelles de son neveu, l'abbé Tardy, séminariste, soigné à l'Hôtel-Dieu de Lyon:

Son régiment a été pris par le feu d'une batterie allemande. Il a été atteint par une balle de shrapnell au genou. Des camarades l'ont entré dans une remise, où il est resté vingt-quatre heures. Pendant ce temps, les Français avaient battu en retraite, et il s'est vu prisonnier des Allemands, qui l'ont transporté dans une ambulance à Moyenmoutier (Vosges); il y est resté vingt jours, étendu sur la paille, n'ayant à peu près rien à manger. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les Allemands, à l'approche des Français pour reprendre la ville, l'ont dépouillé complètement de ses vêtements et l'ont abandonné sur la paille, sans pansements. Il me disait: "A chaque instant, je me mettais entre les mains de la Providence, priant la bonne Mère de ne pas abandonner ses enfants. Que de fois je disais le *Souvenez-vous!* La Sainte Vierge m'a exaucé. Tous les jours, nous nous attentions à être embarqués pour l'Allemagne. Heureusement, ils avaient fort à faire pour évacuer leurs blessés, car des régiments entiers, partis le matin au complet, revenaient le soir à l'état de squelette. L'artillerie française leur causait des pertes énormes. Enfin, ils furent obligés à leur tour de battre précipitamment en retraite. Dans la hâte de partir, ils n'ont pas eu le temps de nous emmener. Ils débarrassèrent Moyenmoutiers à 10 heures. A 2 heures du soir, les avant-gardes françaises arrivèrent. C'était la délivrance. Six jours après nous partions et nous sommes arrivés à Lyon..."

"Trois heures de gloire pour la France".

Un séminariste soldat du diocèse de Valence, M. Laurent, sous-lieutenant de réserve, désigné pour porter le drapeau de son régiment, a pris part, dès les premiers jours d'août, à une lutte très chaude qui dura trois heures. Le drapeau reçut onze balles et le képi de l'officier fut traversé par un autre projectile, sans que la tête fût touchée. "Ce fut, écrivait-il, un combat acharné; mais *ce furent trois heures de gloire pour la France!*"

"Bonjour, Monsieur le Curé!"

Nous avons raconté bien des traits touchants ou tragiques de la vie des prêtres soldats.

Il s'est rencontré aussi parfois une note comique. Un vénérable archiprêtre de la Drôme, surveillant de la voie ferrée entre Pierrelatte et Bollène, n'avait pas trouvé de vêtements à sa mesure. Il a pris bravement son service en soutane, avec le fusil, la cartouchière et un képi. On dit même qu'il avait un air martial qui aurait fait croire à un soldat déguisé.

Toutefois, le képi ne protégeant pas assez contre l'ardeur excessive du soleil, le bicorne ecclésiastique revint prendre sa place habituelle.

Et chaque fois qu'un train montait ou descendait, mécaniciens, chauffeurs, soldats, à toutes les portières des wagons, saluaient, acclamaient le prêtre factionnaire. *Bonjour, Monsieur le Curé, Bravo! Vive le curé!* Et toujours avec une respectueuse sympathie.

"Pour le pays et pour Dieu, en avant!"

Le diocèse de Valence compte plus de 150 prêtres mobilisés.

Deux séminaristes sont morts, M. Nicolas, sur le champ de bataille, et M. Granier, sous-lieutenant, des suites d'une blessure reçue en combattant. D'autres sont blessés plus ou moins gravement. On a même pour quelques-uns des craintes sérieuses.

Voici la lettre que le sous-lieutenant Granier écrivait au supérieur du Grand Séminaire de Valence:

Lyon, 27 août 1914.

Réveillé par une alerte, à 9 heures, il m'a fallu partir avec mes hommes du dépôt. (J'étais à Romans, depuis Tain—avec Leydier, qui ne part pas, infirmier—à instruire les réservistes, et vous pouvez croire que je m'y morfondais.) Je suis à Lyon, 2 heures, partant... destination inconnue. Je crois que c'est pour la Belgique ou le fort de Toul.

Enfin, je vois le feu! Vous ne pouvez croire quel plaisir cela me cause de pouvoir enfin défendre mon pays! Je vous demande des prières.

Quinon a été blessé le 15 août. Quelle blessure? Je l'ignore. Il a été évacué où? Je ne sais. C'est le premier de nous tous, et il est heureux d'avoir reçu le baptême du feu pour son pays.

Au revoir, Monsieur le Supérieur, et je compte sur vos prières, afin qu'après la guerre nous puissions vous raconter nos triomphes et nos gloires. *C'est pour le pays et pour Dieu, en avant! Vos prêtres ne reculeront pas et ils sont estimés. Toute ma compagnie, à Romans, qui ne part pas en même temps, m'a serré la main en pleurant et en criant: Vive M. l'abbé!*

"Maintenant j'ai la paix, je puis mourir."

M. le chanoine Porcier, du diocèse de Nice, aumônier militaire au 15e corps, écrit:

Chaque jour je visite un dépôt de blessés ou d'éclopés. J'y consacre ordinairement l'après-midi et quelquefois toute la journée. Les jours de bataille, je tâche de voir et d'administrer le plus grand nombre de blessés. Une seule nuit j'ai donné les sacrements à une quarantaine qui, presque tous, m'ont appelé *spontanément.* Il ne m'est pas rare d'entendre la traduction des paroles du saint vieillard Siméon: *Maintenant, j'ai la paix, je puis mourir.* Occupez-vous donc des autres qui peuvent guérir, disait un malade gravement atteint que je venais d'administrer, au médecin qui voulait le soigner, moi j'ai la paix, je puis mourir."

Hommages à celles qu'on a expulsées.

A Forcalquier, diocèse de Digne, les Soeurs Trinitaires, gardes-malades, très secondées par la municipalité, ont aménagé dans leur maison des salles destinées aux soldats blessés. Le 3 octobre M. Sicard, maire de Forcalquier, a adressé aux Soeurs Trinitaires une lettre de chaleureux remerciements: "Soeurs Trinitaires, dit-il, qui aimez Dieu et la France avant tout, la ville de Forcalquier vous remercie... Vous êtes les bons serviteurs d'une cause humanitaire et patriotique... Si ce peut être un encouragement à votre prosélytisme de penser que vous prenez une bonne part à la défense nationale, dites-vous bien que chaque nouveau soldat renvoyé sur le théâtre sanglant de la guerre est un pas de plus fait pour la libération du territoire."

Si les Soeurs sont si dévonées à nos blessés et si appréciées, pourquoi ne les rappelle-t-on pas toutes?

"Avec le bon Dieu et sainte Anne."

M. l'abbé J.-L. G., du diocèse de Quimper, écrit le 30 septembre:

Depuis plus de quinze jours, j'étais devenu l'homme des bois et des tranchées, littéralement crotté jusqu'aux genoux, dans une terre molle, détrempée par des pluies continuelles et défoncée par l'artillerie. Hier, nous étions rendus au soleil et à la paix; j'ai pu dormir sur un matelas—chose inconnue depuis trois semaines—pendant vingt-cinq minutes.

Je commence à avoir quelques souvenirs de la guerre, entre autres choses, en loques, un chapeau percé d'un éclat d'obus et d'une balle.

L'autre jour, l'attaque des Allemands dura de 8 heures au petit jour. A ce moment, vint un soldat morbihannais grièvement blessé par un éclat d'obus. Du plus loin qu'il m'aperçut, sa figure toute souillée de boue et de sang s'éclaire d'un sourire et il me dit: *Oui, oui, je veux être avec le bon Dieu et sainte Anne!*

Le beau spectacle des messes militaires.

Notes de M. l'abbé G. Ardant, aumônier militaire, dans la *Semaine religieuse de Limoges*:

Décidément nos cérémonies religieuses ont un grand succès auprès de nos troupiers. Tout le monde en veut. Notre messe militaire de dimanche dernier a fait du bruit. Un bataillon qui n'avait pu y assister a voulu avoir son office spécial. Nous sommes allés hier matin à P... J'ai dit la messe dans l'église devant un bel auditoire militaire. Un lieutenant et douze hommes ont communié. Une vingtaine se sont confessés après la messe. Les chants ont été vibrants, notamment le *Pater Noster* de la messe que ces Méridionaux tonnèrent avec beaucoup d'âme. Un élève du Conservatoire de Marseille chanta très pieusement l'*Ave Maria de Gounod.* Aperçu le commandant P..., qui a reçu une blessure extraordinaire. Une balle l'a frappé en plein visage, est entré à la droite du nez et est sortie à la tempe gauche. Il n'a éprouvé qu'un violent étourdissement. Les majors sont stupéfaits. *Le brave commandant attribue son salut à la protection du ciel.* Rencontré le général G... Il se plaint de n'avoir pas été averti de la cérémonie: *il y aurait assisté volontiers. Mais les alpins sont nos préférés. Un bataillon cantonné à B... nous a réclamés et nous sommes allés hier soir leur donner un salut avec sermon et chants variés.* Ces braves garçons appliquent à la musique le rythme accéléré de leur marche. *L'Esprit-Saint descendez en nous* fut enlevé au pas de charge. *Beaucoup de chasseurs se confessèrent, et, à la messe que nous sommes allés leur dire ce matin, nous avons eu exactement 99 communions.* Détail touchant. l'abbé P..., lieutenant de réserve au bataillon, lit à haute voix la liste des morts au champ d'honneur. Il y en a déjà 89 et environ 800 blessés.

Comme c'est aisé de parler sacrifice, courage militaire à tous ces braves gens!

Un dimanche bien employé.—Ce matin 11 octobre, levé à 4 heures 45 avec une voiture d'ambulance qui porte notre chapelle de campagne. Nous arrivons à 7 heures au rendez-vous de chasse, où l'état-major *nous a demandé* une messe. Mon confrère la célèbre devant les deux généraux et de nombreux officiers rangés en demi-cercle. Les hussards de l'escorte, descendus de cheval, la bride au bras, suivent aussi l'office, auquel l'un d'eux répond. Des chasseurs alpins, des cyclistes, quelques artilleurs, formant le fond du tableau dans une attitude recueillie. Nous avons su plus tard que tout un bataillon d'infanterie *serait venu volontiers* si nous avions pu retarder quelque peu notre heure. Mais on devait attaquer à 7 h. 30, les généraux voulaient être prêts et nous avions commencé militairement. Pendant la lecture de l'Evangile, une batterie passe avec fracas; elle va prendre position et bientôt on entend la canonnade.

Encore une heure de marche et nous arrivons à la ferme V.; le ... d'infanterie y cantonne et nous a demandé une messe pour ses morts. Hier les sapeurs ont dressé un autel entre deux beaux arbres, au bord d'une large clairière. Des mottes d'herbe soigneusement taillées forment les degrés. Une toile de tente prise aux Allemands est tendue sur des pieux et figure l'autel sur lequel nous n'aurons qu'à placer la table de notre chapelle. Des genêts forment le sanctuaire que couronne un arc de triomphe de feuillage. Tout cela est simple, mais de très bon goût. Les sapeurs méritent nos éloges que nous ne leur ménageons pas.

A 9 heures précises, je commence la messe pendant laquelle mon confrère dirige les chants. On chante des cantiques populaires qui prennent un accent tout nouveau sur ces lèvres viriles. Le *Credo* est bien enlevé, mais nos troupiers—presque tous Méridionaux—chantent surtout avec amour *Provençau et Catouli.* A l'Evangile je leur adresse quelques mots sur les beautés de cette messe militaire célébrée entre deux combats, à quelques pas des avant-postes, sous la voûte du ciel, avec les arbres de la forêt pour piliers, le soleil comme lampe du sanctuaire et la grosse voix du canon comme orgue d'accompagnement. Les braves soldats qui sont sur la ligne de feu ne peuvent se rendre à l'église. Aussi Dieu veut venir vers eux, au milieu d'eux, par ce beau dimanche d'octobre. Suivent quelques conseils pour la prière, pour l'accomplissement du devoir militaire jusque dans les plus petits détails. Enfin un petit couplet sur le drapeau du régiment. Le colonel (qui eut le bras gauche emporté au Tonkin) pleure à ce passage. Pour les hommes, ce sont surtout le souvenir des mères, des femmes, des fiancées, qui les émeuvent. Mais tout le monde vibre au seul nom de la "douce France".

La messe se poursuit au milieu des chants. Elle est servie par un lieutenant de réserve. *Un autre a tenu à communier, malgré l'heure tardive de la messe, pour donner le bon exemple à ses hommes. C'est un président de Jeunesse catholique. Un troisième, qui est protestant, vient me serrer la main et me remercie d'avoir excité les courages. Un capitaine de tirailleurs, détaché à la division, nous dit que cette messe lui rappelle celles du Maroc.*

Je crois bien qu'un photographe indiscret a pris une épreuve de notre cérémonie. Vous la verrez peut-être dans l'*Illustration.*

Sitôt après le chant du *De Profundis,* nous saluons les officiers qui nous remercient avec émotion. Nous rentrons au cantonnement à 11 heures. La messe de paroisse vient de commencer. *L'Eglise est envahie par les soldats qui refluent jusqu'au milieu du cimetière. C'est à grand'peine que les femmes du village peuvent se placer.* M. le curé prononce une touchante allocution sur ces deux pensées: *Dieu le premier servi et France d'abord.*

Nous aurons tantôt une cérémonie pour les morts du ... d'infanterie, si l'ordre soudain de départ ne nous prive pas de notre auditoire comme il arrive parfois.

Département des patrons



Ce costume à la longue manche ne faisant qu'un avec la blouse qui s'ouvre sur le devant pour laisser voir une veste droite avec collant montant. Les pointes de sac sont resserrées au bas du buste, croisées et nouées dans le dos. La jupe en trois morceaux a une tunique de forme circulaire. Elle s'ouvre sur les côtés et laisse voir la sous-jupe.

Le patron No 6,910 est pour filles de 14, 16, 18 et 20 ans. La grandeur moyenne demande $3\frac{1}{4}$ verges d'un tissu uni de 36 pouces de large et $1\frac{1}{4}$ verge d'un satin de 18 pouces pour les pointes.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Pour la fillette à l'âge difficile, ni trop grande, ni trop petite. Blouse unie avec fermeture sur le devant, col ouvert orné d'un collet de grandeur moyenne. Les manches petites suivent la forme du bras. Une tunique complète recouvre une jupe séparée qui se peut faire en plis ou non. Une ceinture large et non soulevée du même tissu que le collet indique la basse taille.

Le patron No 6,892 est pour fillettes de 8, 10, 12 et 14 ans. La grandeur moyenne demande pour la blouse et la tunique $2\frac{1}{4}$ verges d'un tissu de 36 pouces de large; pour la jupe $1\frac{7}{8}$ verge d'un tissu de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur............

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

COMMENT SE CONDUISENT LES BOCHES

Encore deux exemples de leur cruauté

Dans l'un des plus savoureux chapitres des "Essais", Michel de Montaigne dit que "l'on recoignoist la valeur d'ung ennemy à son humeur généreuse".

L'Histoire ancienne et l'Histoire moderne sont pleines de traits qui prouvent la justesse de cette observation, mais la proposition renversée n'est pas moins juste: on peut aussi reconnaître la lâcheté d'un ennemi à son manque d'humanité...

Cy un petit exemple, cité par le "Petit Parisien":

Non loin de Provins, à S....-en-B.... un hussard français, blessé, fut fait prisonnier par une patrouille allemande. Il avait été—fait grave—pansé par le curé du pays. On le conduisit à une ambulance où deux médecins-majors soignaient leurs propres blessés.

L'un d'eux examina le pansement du soldat.

—Ce pansement est très bien fait, dit-il. Qui t'a arrangé de la sorte?

—Le curé du pays, répondit le hussard.

Le major appela le chef de la patrouille.

—Tu vas aller prendre le curé, dit-il.

Et il ajouta, en regardant le hussard stupéfait:

—Vous serez tout à l'heure fusillés tous les deux!

Le curé, saisi au presbytère, en même temps que deux habitants du village qui se trouvaient là, fut amené dans la cour de la ferme où l'ambulance était installée.

—Réunissez, dit le major allemand à son second, tous ceux de nos blessés qui peuvent tenir un fusil. "Ils ne demanderont pas mieux que de fusiller ces gens-là!"

On aligna au mur, face à la route, les quatre victimes résignées. Le prêtre, tout bas, murmurait la messe des agonisants.

On réunissait pendant ce temps une douzaine d'éclopés, on les armait, pour accomplir leur office de bourreaux et on les alignait, laborieusement.

A ce moment, sur la route, à cent mètres de la ferme, apparurent deux chasseurs à cheval, deux de ces rudes gaillards que, pour avoir trop souvent éprouvé la vigueur de leurs bras et le fil de leurs sabres, les Prussiens appellent les "Bouchers Bleus".

Le hussard blessé eut une inspiration de génie:

—Les Français! hurla-t-il.

Puis, se précipitant sur les blessés, il les bouscula, courut en clopinant vers la porte et cria, de toutes ses forces:

—A nous! Par ici, les copains!

Les deux chasseurs n'hésitèrent pas. Sabre au poing, ils accoururent au galop, entrèrent dans la ferme, virent le peloton, les victimes le long du mur, et comprirent tout.

—Bas les armes! crièrent-ils. Vous êtes prisonniers!

—Ya! ya! pleurnicha le major. Ne nous faites pas de mal. Nous nous rendons!

Le hussard, le curé, les deux notables désarmèrent ceux qui devaient être leurs exécuteurs. On enferma les hommes dans une grange. On donna un cheval de labour au hussard et une carabine allemande.

Puis, sous la menace des mousquetons de nos trois braves, les deux majors, les huit infirmières et un pharmacien militaire furent emmenés à six kilomètres de là et conduits au colonel du régiment de chasseurs.

L'officier aurait pu, séance tenante, les faire passer par les armes, car la violation du droit des gens était flagrante. Il s'y refusa, tout net. Mais il ne leur cacha pas sa façon de penser:

—Vous êtes des gredins, leur dit-il, et je devrais vous faire massacrer. Heureusement pour vous, vous relevez plus à mon avis du bourreau que du peloton d'exécution. C'est pourquoi je ne veux pas que mes braves chasseurs souillent leurs armes de votre sang de coquins. Mais je ne les empêcherai pas de vous botter un peu le derrière, car vous le méritez bigrement.

Et ils furent bottés, très proprement. Ils sont à Provins, en prévention de conseil de guerre, car le colonel, en refusant de les laisser exécuter, n'a pas prétendu les soustraire à la justice militaire.

Et ces deux histoires de guerre sont des plus authentiques.

* * *

Un fillette empalée.

Un officier de cavalerie envoie au "Morning Post" de Londres le récit suivant:

"Je vous écris dans le salon dévasté d'une villa. Comment elle échappa à l'incendie est un miracle, car les Allemands ont tout incendié dans la région avant de se retirer.

"La première chose qui nous frappa à notre entrée dans ce village, ce fut une fourche plantée en terre, sur laquelle était empalé le cadavre d'une jolie petite fille de trois à quatre ans. Un brigadier qui se trouvait en avant galopa vers moi absolument horrifié devant tant de sauvagerie et il me pria d'enlever le petit cadavre et de l'enterrer immédiatement. Nous mîmes tous pied à terre, et quelques vieilles femmes qui cherchaient çà et là des débris de leur mobilier se groupèrent autour de nous. Nous organisâmes les funérailles de la petite martyre dans l'église du village. Le clocher avait été démoli. Les uhlans avaient fait de la nef des écuries et des cuisines. Le curé avait disparu on ne sait où.

"Les paysans, totalement terrorisés, ne semblaient pas se rendre compte pourquoi leur village avait été brûlé.

Dans une petite fosse étroite, creusée par nos soldats, nous avons déposé la petite fille et nous avons couvert sa tombe d'une guirlande de chrysanthèmes.

LA FAMINE EN BELGIQUE

On craint que les Belges, poussés par la famine, n'attaquent les Allemands

Londres, 3.—On s'attend d'un moment à l'autre que, poussés par la faim, les Belges de certaines villes n'attaquent les Allemands pour essayer d'obtenir des vivres, si l'on en croit le rapport reçu aujourd'hui de M. Herbert Hoover, président du comité américain de secours, d'après les renseignements que lui a fournis un commissaire spécial s'occupant de la distribution des secours aux Belges réfugiés à Maestricht (Hollande).

Le commissaire cite le rapport d'un réfugié, qui a été confirmé par d'autres, et dans lequel ce Belge s'exprime ainsi:

"A Berchen (à 3 kilomètres au sud-est d'Anvers), et dans les villages environnants, les habitants, pendant quelque temps, n'ont pu se procurer comme vivres que ce que le comité américain leur a fourni.

"Les Allemands ont emmagasiné à Berchem les provisions qu'ils ont saisies à Anvers et qui, d'après eux, étaient envoyées à Bruxelles. Aussi les habitants, qui mouraient de faim, ont-ils aperçu des provisions de toutes sortes sans pouvoir se les approprier.

"Des meetings sont organisés pendant la nuit, où on discute sérieusement les chances que l'on a d'attaquer la garnison allemande pour pouvoir s'emparer ainsi de quelque nourriture."

Dans les faubourgs d'Anvers, ajoute le rapport du commissaire, les réfugiés ont déclaré qu'il y avait manque absolu de vivres.

Les habitants n'ont reçu que ce que le comité a jugé bon de leur distribuer, et s'il arrivait pour le moment que les vivres soient épuisées, les habitants devaient s'attendre aux plus dures privations.

Au dire des réfugiés, la condition des habitants de Louvain est encore pire. Partout la faim se fait sentir et les malheureux habitants vivent au milieu des ruines.

LA SITUATION MILITAIRE

La presse parisienne est très optimiste

Paris, 3.—Dans un article de fond de la "Liberté", le colonel Rousset, critique militaire, exprime l'opinion que la suspension récente des opérations allemandes dans les Flandres est due plutôt à l'anxiété relative à la bataille en Pologne, qu'à un temps d'arrêt avant une nouvelle attaque. Il dit:

"Les Allemands attendent avec inquiétude, des nouvelles sur la situation qui est déjà très sérieuse. Je doute qu'ils puissent renouveler leurs attaques à l'ouest, parce qu'ils doivent transporter ailleurs toutes leurs forces disponibles.

"Déjà les fiers "Junkers" entendent l'écho des coups de sabots cosaques à travers les demeures de leurs ancêtres. Ils demanderont bientôt protection et le kaiser ne peut refuser de les écouter.

"Pour eux, le calme actuel signifie angoisse grandissante; pour nous, cela signifie ardent espoir."

Un autre symptôme permettant aux Français d'être plus optimistes est le fait que le critique militaire du "Temps" ose parler pour la première fois depuis la déclaration de la guerre, de la conduite des opérations. Au sujet du bombardement de Reims, repris hier, il écrit:

"Il est possible, assurément, de chasser les Allemands des forts qu'ils occupent devant Reims. Nous possédons les hauteurs de Saint-Thiérry et de Berry-au-Bac. Un petit effort au nord de Brimont et Nogent-Labesse devraient libérer les ruines de la ville en menaçant les assiégeants d'un enveloppement."

LA TACTIQUE DE JOFFRE

Les Allemands usent leurs forces en se heurtant à une barrière infranchissable

Londres, 3.—Une dépêche envoyée hier du nord de la France à "l'Observer" dit:

"Il se peut qu'en Angleterre, vous qui considérez les événements de loin, vous soyez disposés à estimer au-dessous de la réalité des alliés pendant la période présente, où les combats importants semblent avoir cessé, au moins pour un certain temps. S'il y a peu d'incidents à rapporter, il n'en est pas moins vrai que jamais les alliés ne furent plus complètement occupés, ainsi que les événements le démontreront prochainement.

"Depuis six semaines les Allemands usent leurs forces en Flandre. Contrairement à leurs espoirs et à leurs plans, ce sont eux qui sont maintenant affaiblis et découragés. S'ils font un nouvel et suprême effort pour briser les lignes des alliés dans le nord, ils risqueront de marcher à un nouveau Sedan.

"Quand l'histoire de cette guerre sera écrite et que l'on pourra voir les événements sous leur vrai jour, on trouvera que le travail mental de Joffre et de French, dans les journées critiques de la fin de novembre, a été le facteur décisif de la destruction de la machine militaire allemande.

"Une immense armée allemande, battant en retraite à travers une contrée, coupée de lignes fortifiées successives, est certainement un grave problème à envisager; mais je pense que les alliés peuvent compter trouver chez la horde allemande un degré de démoralisation qui serait inconcevable si elle ne luttait pas en vain depuis plusieurs semaines."

A TARNOW

La population est reconnaissante aux Cosaques de leur humanité

Pétrograde, 2.—Un membre de la douma qui se trouve sur le front employé au service de la Croix rouge, raconte comme il suit l'entrée des Russes à Tarnow, à laquelle assistaient, en plus d'une foule nombreuse, les autorités de la ville réunies pour souhaiter la bienvenue aux vainqueurs.

Le général qui commandait la division, s'exprima ainsi:

"Vous avez entendu dire comment les Allemands, en entrant dans une ville ennemie, forçaient les habitants à leur payer une imposition de guerre. Je dois aussi exiger de vous une imposition, mais les demandes des Russes ne seront pas aussi exagérées que celles des Allemands.

"Tout d'abord, vous allez nettoyer votre ville et mettre tout en ordre. On m'a raconté que dans vos cours et sur vos places publiques gisaient, çà et là, un grand nombre de cadavres et d'animaux en putréfaction. Je sais que déjà, dans la ville, règne des maladies infectieuses qui ne feront que se développer si mes ordres ne sont pas exécutés de suite. C'est pour cela que la première chose à faire est de tout nettoyer consciencieusement.

"J'ai appris ensuite qu'il y avait encore, dans cette ville, un grand nombre de soldats autrichiens malades. Quand nous sommes entrés à Dynow, nous avons trouvé dans l'hôpital plus de 200 soldats autrichiens atteints de dysenterie qui, ayant été abandonnés par leurs propres camarades, n'avaient même rien à manger et n'étaient même pas secourus par leurs compatriotes, les paisibles habitants de Dynow. J'ordonne donc en second lieu que tous les médecins de votre ville, sous la direction du chirurgien de la division, prennent toutes les mesures nécessaires pour secourir les malades, quels qu'ils soient qui se trouvent dans votre ville."

Puis, se tournant vers l'évêque de la ville:

"Je vous demande, en troisième lieu, dit-il, de donner les instruction voulues au clergé de votre diocèse pour qu'il ordonne, dans vos églises, des prières publiques pour l'empereur Nicolas et pour que ce pays appartienne dorénavant à la Russie."

Comme on peut le penser, à l'inquiétude première succéda la joie et le bourgmestre, dans sa réponse, fut acclamé par la foule quand il déclara que les Russes pouvaient compter que, non seulement tout ce qui avait été ordonné serait fidèlement exécuté, mais aussi que les habitants s'efforceraient de se montrer reconnaissants de la manière dont cette ville conquise avait été traitée.

C'est une division de Cosaques qui était entrée à Tarnow, et les Cosaques ne passent pas, cependant, pour être plus accommodants parmi les Russes.

CONCEPTION ALLEMAND DE LA GUERRE

(La *Croix*, Paris)

Un des traits caractéristiques de la guerre actuelle est la sauvagerie déployée par les Allemands. Elle évoque les pires souvenirs de la guerre de Trente Ans et nous a ramenés, sur certains points, aux horreurs des grandes invasions barbares. Depuis trois siècles, on n'avait pas vu la destruction, l'incendie, le massacre de la population civile ainsi érigés en systèmes. Les guerres qui ont ensanglanté l'Europe de 1792 à 1815, furent relativement humaines, en ce sens que les armées respectaient en principe les biens et les personnes des non-combattants. Il n'y eut qu'une exception: celle des colonies infernales qui ravagèrent, par ordre, la catholique Vendée. Le pillage individuel était fréquent, mais on ne pratiquait pas la dévastation méthodique, même dans des pays comme l'Espagne, où la population s'était soulevée et égorgeait nos traînards et nos blessés.

Entre adversaires, les rapports restaient loyaux, avec nos grands ennemis d'alors, les Anglais, nous avions noué en Espagne des relations pleines de courtoisie. Le même fait se produisit entre Français et Russes pendant le siège de Sébastopol; ils profitaient de toutes les accalmies du feu pour multiplier les manifestations d'une sympathie réciproque, qui ne les empêchait pas de se battre avec acharnement, le moment venu. Mais il n'y avait pas de haine.

Les Prussiens ont changé cela. La guerre est pour eux une affaire; ils entendent la conduire industriellement, si l'on peut dire. Puisqu'elle a pour objet l'anéantissement de l'ennemi, cet objet sera poursuivi par tous les moyens, les plus indignes s'il le faut. Ainsi en ont décidé les maîtres qui font autorité en Allemagne pour la science militaire. Nous citerons seulement les trois plus connus: Clausewitz, von der Goltz, Bernhardi.

Clausewitz écrivait vers 1820. Disciple de Kant, il a étudié la conduite des opérations du point de vue philosophique, a porté son analyse sur les forces qu'elle met en jeu, à commencer par les forces morales. C'est lui qui a défini l'objet de la guerre, comme nous le rappelions tout à l'heure.

Pas de sensibilté, écrit-il, car, en une chose aussi grave, les erreurs qui ont leur source dans la sensibilité du coeur sont précisément les plus funestes. Celui qui se sert de la force matérielle sans arrière-pensée, sans ménager le sang, prend l'avantage sur l'adversaire, si celui-ci n'agit pas de même.

Voilà la doctrine nettement exposée. Les successeurs de Clausewitz se chargent de la préciser et de la commenter.

Tous les lecteurs de la *Croix* ont entendu parler du feld-maréchal von der Goltz, aujourd'hui gouverneur de la Belgique, jadis inspecteur en chef de l'armée ottomane. L'échec retentissant des méthodes allemandes à Constantinople lui a valu d'acerbes critiques. Il y a répondu en accusant la mauvaise volonté et les défauts de ses élèves; on doit avouer qu'il n'avait pas tort, car les Turcs ne sont guère éducables.

Mais la réputation de von der Goltz dans les milieux militaires remonte à plus de trente années; elle date de son livre la *Nation armée*, dont la première édition est de 1883. Il y exposait, avec une clarté assez rare chez ses compatriotes, les transformations imposées à la guerre par la substitution des armées nationales aux armées de métier. La guerre d'aujourd'hui résultant des passions des peuples, ces passions elles-mêmes déterminent la limite jusqu'où elle doit être poussée; cette limite sera toujours l'anéantissement complet de l'ennemi, ce qui implique l'emploi de tous les moyens matériels et moraux pour le terrasser.

Un peuple, disait-il, qui pour des considérations humanitaires ne voudrait pas aller jusqu'au bout, qui se serait assigné volontairement une limite à l'emploi de sa force, se mettrait en situation d'infériorité vis-à-vis de l'adversaire, que cette pusillanimité volontaire rendroit plus entreprénant.

Tout récemment enfin, puisque son livre parut en 1912, le général de Bernhardi a donné dans la *Guerre d'aujourd'hui* une sorte de *Somme* de connaissances et de doctrines touchant l'art et la science de la guerre. Peut-être reviendrons-nous sur cet important ouvrage pour rechercher si l'auteur a été bon prophète dans ses pronostics militaires. Aujourd'hui, retenons seulement son affirmation que la guerre prévue contre la France déchaînera des violences inouïes: les sacrifices en vies humaines, et aussi les conséquences désastreuses pour le vaincu, dépasseront tout ce qu'on a vu jusqu'alors. Il n'a pas craint d'ajouter que si la France n'a pas autant souffert en 1870 qu'elle souffrira la prochaine fois, "elle le doit à la grandiose humanité avec laquelle l'Allemagne a conduit la guerre".

Il est vrai que les graves excès que l'on a justement reprochés aux Allemands en 1870 ne furent pas généralisés et paraissent peu de choses à côté de la destruction de villes ouvertes comme Louvain, Reims, Arras; du massacre des non-combattants; des attentats au droit des gens; des procédés ignobles, tels que celui qui consiste à faire avancer ses troupes derrière les femmes et les enfants poussés sous le feu.

Mais sachons bien que tout cela n'est pas chez eux le résultat de l'excitation du combat; c'est le fruit d'une préméditation raisonnée. Qu'un obscur général von Dixmuth écrive dans un journal de Berlin: "Tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à l'ennemi pour attacher la victoire à leurs drapeaux, tout cela sera bien fait, et tout est justifié d'avance": il traduit l'opinion courante en Allemagne. Quand il ajoute: "Le plus modeste tertre qui s'élève au-dessus du corps d'un de nos guerriers est plus vénérable que toutes les cathédrales, tous les trésors d'art du monde", il s'exprime presque dans les mêmes termes que Bismarck.

Pendant le siège de Paris, le 27 octobre 1870, le chancelier écrit à sa femme, de Versailles, pour protester contre la campagne de presse qui le représente comme s'opposant au bombardement de la capitale et prolongeant ainsi la guerre.

Le retard, affirme-t-il, est dû à des intrigues de toutes sortes machinées par "des femmes, des archevêques, des intellectuels", qui tâchent de gagner l'approbation de l'étranger, et se laissent prendre à la fumée des phrases creuses. Pendant ce temps-là, nos hommes ont froid et tombent malades; les neutres parlent et s'agitent; la France s'arme avec 100,000 fusils achetés en Angleterre et en Amérique. Il n'y a pas de jour où je ne m'élève contre ces buteurs, qui peuvent causer la mort de beaucoup de valeureux soldats, et on voudrait me les imputer, en m'accusant de chercher à mériter les éloges de l'étranger pour mon zèle à épargner la civilisation! Je t'en prie, détruis partout ces calomnies, et embrasse nos enfants de tout coeur."

L'effusion familiale de la fin mérite d'être notée, pour le cachet de sincérité qu'elle imprime à cet aveu, où sont déjà contenus le mépris des neutres et de l'opinion et le dédain brutal de la civilisation, qui caractérisent, aujourd'hui, la manière allemande. Le chancelier se rencontre sur ce terrain avec l'état-major; la doctrine est officielle. Comment ce mauvais grain a germé et fructifié dans un sol bien préparé à le recevoir, la conduite des Allemands en France et en Belgique ne le montre que trop. Princes, généraux, officiers, soldats, aucun n'a failli à une tâche qui leur convient; le ton de leurs lettres intimes et de leurs carnets de route trahit leur instinct profond: pour tous, la violence et la destruction sont un plaisir. Elèves de l'illustre Académie de guerre de Berlin, ou docteurs des savantes Universités, ils n'ont pas dégénéré des reitres et des dansquenets de jadis. Leur guerre est le triomphe de la barbarie préméditée.

LA MORT D'UN SOLDAT

On dit que la mort grandit et embellit ceux qu'elle touche: et cela doit être vrai surtout de la mort devant l'ennemi, car un soldat qui tombe est déjà un héros.

Celui-là n'était qu'un Français "comme les autres", un petit commerçant, je crois, qui poursuivait une vie honorable et modeste,—rien d'héroïque...

Et maintenant dites-moi si vous avez jamais lu dans aucune épopée, si jamais imagination de poète rêva rien de plus noble, de plus majestueux, que ces simples lignes, que je transcris ici pieusement:

—"Ceci se passe le jeudi.... dans le département de la Marne, aux environs de...

"J'attends un secours qui ne vient pas, et je prie Dieu de me prendre, car je souffre atrocement.

"Adieu ma femme et mes enfants chéris; adieu à toute ma famille que j'ai tant aimée...

"Je demande à ceux de mes chefs qui trouveront ce feuillet de le faire parvenir à Paris, à ma femme, en même temps que le portefeuille que je laisse dans la même poche de ma capote.

"Réunissant mes dernières forces, j'écris ceci, étendu, les deux jambes brisées, sous la mitraille: "Mes dernières pensées sont pour mes enfants, pour toi, ma chère femme, la compagne de ma vie, ma femme aimée...

"Vive la France!"

Le poète voudrait compléter la scène, évoquerait un paysage; mais combien de semblables documents éloignent notre esprit et notre sensibilité de toute littérature, dans leur vérité dépouillée!

Celui qui meurt ainsi n'est pas un héros, et ne croit pas l'être; il est tombé simplement, et ne mesure ni l'étendue ni la valeur de son sacrifice.

Un seul cri:—Vive la France!

—Mais non, ce n'est pas un cri, c'est son dernier soupir qui s'exhale...

Il a raison, d'ailleurs, et le souhait qu'il formule, du même coup il le réalise: la France vivra, parce que celui-là n'était hier, je le répète, qu'un Français comme les autres,—la France vivra par de telles morts, par la mort tranquillement héroïque du premier Français venu, toujours prêt à mourir pour elle...

Franc-Nohain.

Le "prêtre soldat".

(*L'Action Française*)

Un protestant français chez qui nous avons toujours honoré le patriotisme et le sens très direct de nos intérêts nationaux, M. Rocheblave écrit au *Journal de Genève* une éloquente lettre relevée par la *Presse*, sur l'attitude du clergé français, pendant la guerre. Nous sommes heureux d'opposer ces constatations loyales aux venimeuses campagnes de la *Dépêche* de Toulouse:

"Il est sergent, adjudant, votre lieutenant de réserve, le curé de village en 1914! Plus d'instruction, plus de conduite, plus d'abnégation aussi (la vocation du sacerdoce trouve ici sa pierre de touche) ont fait du séminariste un soldat qui, peu à peu, est sorti des rangs. Et, quand il a repris sa soutane, c'est avec un grade en cas de guerre. Combien sont-ils ainsi? Plus de dix mille, tous gradés, sans parler des volontaires, car les séminaires se sont vidés après le 2 août. Quels cadres l'Eglise catholique de France ne fournit-elle pas aux armées de la République, et quels hommes! Rien ne les arrête, ancrés qu'ils sont sur leur double culte, celui de la patrie, celui de leur Dieu. Comme un blessé me le disait hier: "Pour le courage, il n'y a rien de tel que les curés. On dirait qu'ils ont le "diable" au corps!"

Aussi a-t-on vu des choses singulières. Au début d'août, à la gare du Nord, des réservistes débarquent à Paris pour s'équiper. Il y a deux soutanes dans le groupe. Aussitôt, un soldat de sauter au cou de l'un d'eux et de lui dire: "Aujourd'hui, toi, tu es un frère! Viens boire avec nous à la santé de la France!" Et la foule d'acclamer le prêtre, qui s'avance bras dessus, bras dessous avec ses compagnons."

LA BATAILLE EST INDECISE EN POLOGNE

Les Allemands offrent une r ésistance acharnée, mais les Russes progressent sur p lusieurs points et reprennent Ploch, point stratégique important

Pétrograde, 3.—L'état-major général a publié le bulletin suivant:

"La journée du 1er décembre a été relativement calme sur tout le front. Dans la région de Lowiez la bataille continue, mais avec moins de vigueur.

"Vers minuit, l'ennemi s'avançant en colonnes compactes, a violemment attaqué nos positions au nord de Lodz: cette attaque a été repoussée".

* * *

Pétrograde, 3.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Sur la rive gauche de la Vistule, dans la région de Lodz, le combat a continué toute la journée du 30 novembre, les attaques de l'ennemi se trouvant dirigées principalement contre le front entre Bielawy et Sobota. Au nord de Lowicz, notre offensive a été couronnée de succès. Dans la région de Lodz l'action de l'artillerie a été très énergique.

"Sur l'aile gauche, les reconnaissances opérées les jours précédents, firent découvrir que les Allemands avaient concentré des forces considérables à Sieradz venant de Kalisz. Le 30 novembre, l'ennemi a repris l'offensive près de Sieradz et dans la région de Lask. Nos avant-gardes ont été engagées dans de furieux combats toute la journée.

"Au sud, nous avons pris possession de Szertsoff, où une brigade d'infanterie allemande avec cinq batteries ont été délogées et se sont enfuies en désordre.

"Sur les autres fronts, il n'y a eu aucun changement appréciable.

"A Plock, en plus des quatre chalands déjà mentionnés, nous avons pris cinq bateaux à vapeur et un autre chaland chargé de cartouches.

"En Bukowine, nous nous sommes emparés de nombreux convois.

Dans le Caucase il n'y a rien à signaler pour la journée du 30 novembre."

* * *

Pétrograde, 3.—Les Russes ont repoussé les Allemands le long de la Vistule et occupent maintenant en force Plock.

Cette nouvelle est arrivée aujourd'hui par dépêches non-officielles, donnant des détails sur la terrible bataille qui s'est déroulée en Pologne.

Plock est à quatre-vingt-dix kilomètres au nord-ouest de Varsovie, sur la Vistule.

Cette ville a été le théâtre du premier engagement entre les Russes et les Allemands venant de Thorn sur Varsovie. Les Russes durent reculer, mais, un peu plus tard, on annonçait qu'il avaient regagné le terrain du côté de Gombin, à quinze kilomètres au sud de Plock, et qu'ils avaient même occupé cette ville.

Vendredi a été le jour où le combat a été le plus sanglant; toute la journée les troupes sibériennes ont donné l'assaut aux tranchées allemandes dans la région de Lodz. Les Russes ont chargé et combattu jusque sur les lignes allemandes, l'ennemi offrant une résistance acharnée. Les munitions furent laissées de côté et les deux armées se battirent à la baïonnette et même se frappèrent avec la crosse de leurs fusils. Aucun Allemand ne restait vivant lorsque les Russes prirent possession des ouvrages restés sans défenseurs. Les troupes russes étaient mouillées de sang qui avait gelé sur les uniformes.

La prise de Plock donne aux Russes le contrôle de la Vistule, qui servait d'importante ligne de communication aux Allemands. Plusieurs chalands chargés d'approvisionnements et de munitions ont été capturés.

* * *

Kiew (Russie), 3.—Cent-vingt officiers allemands et autrichiens ont été amenés ici comme prisonniers. Parmi eux, se trouvent deux généraux, six colonels et dix-huit commandants.

LA CRAINTE DES RUSSES

Plus de 100,000 réfugiés de Frusse orientale sont arrivés à Berlin

Rome, 6.—Des dépêches de Berlin annoncent que plus de 100,000 réfugiés venus de l'est de la Prusse, sont arrivés dans la capitale, et que leur nombre augmente chaque jour. Les dépêches ajoutent que les autorités allemandes encouragent spécialement l'exode des hommes bons pour le service et des jeunes filles.

Les routes sont encombrées de voitures, et les paysans pris de panique, s'enfuient de leur pays menacé.

LES ALLEMANDS EN BELGIQUE

Les jeunes Belges de la classe 1915 sont arrêtés

Londres, 6.—Le correspondant d'Amsterdam fait savoir à l'Exchange Telegraph Company, que le major-général Keim, gouverneur militaire allemand de la province belge de Limbourg, a ordonné l'arrêt de tous les jeunes Belges de ce district, bons pour le service et appartenant à la classe 1915. Ce procédé serait appliqué, dit-on, à toute la Belgique.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Le bruit court que deux fils du premier ministre belge auraient été tués

Londres, 6.—Le correspondant de l'agence Reuter d'Amsterdam, télégraphie qu'un des fils de M. de Broqueville, président du conseil de Belgique, a été tué au front. Des rumeurs courent également qu'un deuxième fils serait mort pendant un combat.

L'EMPEREUR FRANCOIS-JOSEPH

Il est très affaibli et déprimé

Londres, 5.—Le "Truth" publie aujourd'hui des nouvelles relatives à l'empereur François-Joseph d'Autriche. Son état est très affaibli et on pense à Vienne qu'il peut mourir d'un jour à l'autre et peut-être même subitement.

L'empereur François-Joseph est très affaibli depuis qu'il est revenu précipitamment à Vienne de Ischl, quand la guerre a été déclarée, et on prétend qu'il est maintenant excessivement déprimé.

BEL EXPLOIT DE ZOUAVES

Cent zouaves tuent 500 Allemands à coups de baïonnette

Paris, 6.—La "Liberté" a reçu d'un zouave se trouvant à Arras, la lettre suivante, ayant trait à un combat dans lequel a pris part son régiment.

Dans la nuit du 21 novembre, un détachement de cent zouaves rampa furtivement vers les tranchées allemandes jusqu' ce qu'il ait atteint les remblais de protection où il s'arrêta, attendant la coopération d'une batterie française de canons de 75 millimètres qui, comme cela avait été convenu auparavant, devait tirer pendant douze minutes exactement. Tout à coup le bombardement commença et fit tomber sur les tranchées une quantité énorme de shrapnells. Quand le feu eut cessé un coup de sifflet se fit entendre et notre détachement entier commença immédiatement à frapper dans les tranchées à coups de baïonnettes, la seule arme en notre possession. Pas un seul Allemand sur cinq cents n'a échappé; de notre côté nous n'avons eu que deux tués et cinq blessés.

DANS L'ARMEE FRANCAISE

Il n'y a pas de territoriaux sur la ligne de feu

Londres, 6.—Le "Daily Mail" publie la dépêche suivante de son correspondant de guerre, autorisé à visiter la ligne de feu avec les journalistes français.

"Tout le long du front j'ai pu vérifier l'assertion officielle faite aujourd'hui qu'aucune troupe territoriale française ne se trouvait sur la ligne de feu. Je n'ai pas rencontré non plus de jeunes gens des classes 1914 et 1915 sur les lignes de communication.

"Tous les hommes des armées belges et françaises sont en pleine santé et dans la force de l'âge, de 25 à 35 ans, bien équipés, et habillés de manière à pouvoir continuer l'effort de la campagne d'hiver, malgré la mer de boue qui avoisine les routes de Flandre.

"Les hommes ne paraissent pas fatigués par les déplacements."

DON JAIME DE BOURBON EXPULSE D'AUTRICHE

Il avait été arrêté pour avoir fait de la propagande en faveur de la France

Paris, 6.—"L'Eclair" annonce aujourd'hui que don Jaime de Bourbon, prétendant au trône d'Espagne, a adressé, il y a quelque temps, un appel à ses partisans, les priant de prendre le parti de la France dans le conflit actuel.

Cette propagande est venue à la connaissance des autorités autrichiennes et comme don Jaime habite l'Autriche, il a été mis en état d'arrestation dans son château de Frohsdorf. Le fait d'avoir servi comme colonel dans l'armée russe a été pour lui sa première excuse.

On a fait appel à l'empereur François-Joseph, mais sa majesté a répondu qu'elle ne pouvait rien faire dans ce cas. Don Jaime ayant mis tout en oeuvre pour obtenir sa mise en liberté, on lui a répondu, finalement, qu'il pouvait, soit rester prisonnier en Autriche, jusqu'à la fin des hostilités, soit quitter le pays. Il a opté pour cette dernière proposition et a gagné la Suisse.

4e VAISSEAU DU C. P. R. SUR LE CLYDE

Le Metagama, frère du Missanabie, lancé vendredi. Record brisé.

Le Metagama, frère du Missanabie, a été lancé avec succès vendredi et baptisé par Lady Biles, veuve de Sir John Harvard Biles, L.L.D., dessinateur pour l'Amirauté Britannique, dans la cale-sèche de Barclay, Curle et Co., à Glasgow. En prenant l'eau, le Metagana établissait un record qui court grande chance de ne point être brisé par aucune des compagnies de construction au Canada et aux Etats-Unis. C'est le quatrième vaisseau lancé par le Pacifique Canadien sur le Clyde cette année. Dans les circonstances actuelles, c'est un brillant commentaire de la forte position de ses propriétaires.

Le vaisseau frèe du Metagama, le Missanabie, est récemment arrivé à Montréal, faisant son second voyage de Liverpool, et est reparti vendredi matin. Ils appartiennent au type "one class", pouvant accommoder 520 passagers de seconde et 1,200 de troisième. Chacun mesure 520 pieds avec bau de 64 pieds et une largeur au pont des passagers de 41 pieds. Chaque navire a une capacité en poids mort de 7,950 tonnes avec une cargaison approximative de 6,000 tonnes. La fameuse poupe de croiseur, l'un des traits marquants des nouveaux bateaux dans le Pacifique, est introduit dans ces bateaux de l'Atlantique. Les nouveaux bateaux ont six ponts complets en acier. Pour plus de sûreté, la carène est subdivisée par des cloisons-étanches et des portes-étanches de manière à flotter même avec trois compartiments ouverts à l'eau. Ces portes et cloisons-étanches sont automatiquement contrôlées du pont. Chaque navire a une vitesse de 15½ noeuds avec un tirant d'eau de 27.5. Quant à l'intérieur, chaque cabine comprend une garde robe, un groupe de tiroirs, un lave-main pliant avec miroir et autres commodités. Les pièces publiques sont le salon à dîner, le fumoir, la causerie et la salle à dessin. Le réfrigérateur peut fabriquer 300 livres de glace par huit heures. Les navires sont chauffés et ventilés par le système Crittal et thermo-réservoir, changeant d'air huit fois par jour. Sur chaque navire, se trouve un petit atelier d'impression. Ils sont pourvus des chaloupes de sauvetage patentées de Murray et de bateaux de sauvetage mus par la gazoline. Ils sont les premiers navires à posséder les daviers patentés de Badcock et de Wilcox permettant aux chaloupes d'être mises à l'eau sur l'un ou l'autre côté du navire.

EN FLANDRES

En Flandre, 7.—Un correspondant de la presse associée, décrit comme suit une visite qu'il a faite sous les auspices de l'état-major français, dans les tranchées en Flandre:

"La première impression, et aussi la plus remarquable qu'on éprouve, quan on se trouve dans une des ingénieuses et profondes tranchées du plus sanglant des champs de bataille de l'histoire européenne, est celle de l'absence de mouvement et de bruit. Il y a probablement dans le champ visuel, que l'on peut scruter avec une puissante lorgnette, une centaine de mille hommes, et cependant, à l'exception de quelques sentinelles françaises, qui, agenouillées ou debout, dans le voisinage immédiat, surveillent avec soin le terrain qui les séparent des positions que l'on sait être occupées par les Allemands, on ne peut en aucune façon suspecter la présence d'être humains.

"Un officier d'état-major m'apprit que, derrière une légère pente, à environ 300 mètres de nous, un certain nombre de canons ennemis étaient masqués à notre vue, mais seul un jet de flammes suivi d'une détonation déchirante venait de temps en temps dévoiler la présence de ces pièces d'artillerie.

"Le petit bois à gauche est, croit-on, rempli de mitrailleuses soutenues par de l'infanterie abritée dans des tranchées recouvertes. L'approche de ces positions par une attaque d'infanterie a été rendue pour ainsi dire impossible par des réseaux de fil de fer barbelé, recouverts de branchages. Le tout a l'aspect de touffes de bruyères.

"En arrière de la ligne avancée des alliés, qui a jusqu'à présent réussi à tenir en respect les assauts des troupes allemands, se trouvent d'importants corps de réserve, toujours prêts à prêter main-forte aux troupes de première ligne pour repousser toute tentative de l'ennemi pour se frayer un passage vers les ports du détroit. Autour des villages, des cavaliers se tiennent à la tête de leurs chevaux, prêts à sauter en selle au premier appel et à refouler tout torrent d'infanterie qui réussirait à percer les lignes ded éfense. D'autres régiments de cavalerie, étant donné le peu de services que peut rendre cette arme dans cette bataille de taupes, ont reçu des fusils et des baïonnettes, et les homms prennent leur tour dans les tranchées. A plusieurs reprises ils ont prouvé leur versatilité et ont fait preuve d'un élan superbe.

"Les artilleurs, qui ont souvent beaucoup souffert des obus et des shrapnels ennemis, ont maintenant appris à s'abriter convenablement et à masquer leurs positions, si bien que les aviateurs allemands, qui survolent constamment les positions, réussirent rarement à les découvrir.

"Les aviateurs doivent se tenir à une grande hauteur pour éviter les projectiles qui, d'en bas, sont dirigés contre eux. Ils ont reçu de leurs chefs l'ordre de ne pas courir de risques inutiles, car la perte d'un avion est une calamité pour le corps auquel il est attaché; malgré cela, la plupart d'entre eux se livrent à des manoeuvres d'une audace inouie, dans le but d'obtenir des renseignements qui, souvent, ont une valeur inappréciable.

"Le service des transports a souvent plus de besogne qu'il n'en peut faire. Ls hommes qui y sont affectés sont journellement exposés dans de périlleuses positions, pendant qu'ils transportent dans les tranchées les provisions et les munitions.

"Chaque semaine la surveillance de la zone où la bataille a lieu, devient de plus en plus stricte. Personne, militaire ou civil, n'est autorisé à passer la ligne de sentinelles, placées à l'entrée et à la sortie des villages, sans un permis contresigné par l'autorité militaire. A tous les passages à niveau, sont postées des sentinelles dont la consigne est d'examiner de très près les papiers de tous ceux qui passent. Ceux qui s'en approchent rapidement se trouvent en face de la pointe d'une baïonnette et de la bouche d'un fusil. Il n'y a pas moins de 500,000 hommes en France employés à ce service.

"Près de la frontière belge, il y a tout le long de la plupart des chmins, les convois d'approvisionnement appartenant aux différents corps, qui sont cons constamment en mouvement pour se porter aux points où le combat est le plus violent.

"Le promeneur est à tout instant arrêté, ici par une sentinelle française, là par une belge, plus loin par une anglaise. Tous semblent travailler avec la plus grande harmonie à la tâche commune qui est de chasser les Allemands des territoires français et belge."

GENEROSITE ALLEMANDE

Le Luxembourg reçoit une indemnité de 150,000 marcs

Paris, 3.—D'après une dépêche au "Temps", l'Allemagne a payé une indemnité de 150,000 marcs au duché de Luxembourg.

Un des premiers actes de l'Allemagne aussitôt la déclaration de guerre, a été d'envahir le duché de Luxembourg, le 2 août.

Les alliés ont critiqué cette action, déclarant que c'était une violation de territoire neutre.

Le paiement de cette indemnité, si elle est faite comme on le prétend, serait pour récompenser le Luxembourg de l'acte commis par les Allemands.

POUR LA CAMPAGNE D'HIVER

Les soldats auront tous de chauds chandails

Paris, 4.—Depuis le commencement de l'hiver, toutes les femmes de France ont été occupées à tricoter de chauds vêtements pour les soldats, alors que le gouvernement a déjà fourni aux troupes françaises plus d'un million de chandails tricotés.

Le "Temps" annonce que les femmes de Perpignan, ville natale du général Joffre, ont envoyé un chandail, à l'achèvement duquel, toutes les dames de cette ville ont coopéré, chacune d'elles ayant fait quelques mailles.

COMMUNIQUES OFFICIELS DE PARIS

En Belgique, les Allemands restent sur la défensive.

Paris, 3.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Il n'y a rien à signaler, si ce n'est, au nord d'Arras, quelques attaques de l'ennemi, qui n'eurent aucun résultat."

* * *

Paris, 3.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"En Belgique, l'ennemi se tient sur la défensive. Le feu de l'artillerie a été faible et nous avons fait des progrès à certains points. Dans le voisinage de Fay nous maintenons solidement les positions que nous avons occupées le 28 novembre.

"Dans la région de Soissons, le feu de l'artillerie ennemie a été, par intermittences, dirigé sur la ville.

"Dans l'Argonne, plusieurs attaques, dirigées par l'ennemi sur le village de Dagatelle ont été repoussées par nos troupes.

"Il y a eu un épais brouillard sur les Hauts de Meuse.

"Dans la région de la Woevre l'ennemi a bombardé, sans résultat, la forêt d'Apremont.

"Il n'y a rien à signaler dans les Vosges."

Le carnet d'un officier saxon

"Je visite le petit château qui appartient à un secrétaire du roi des Belges. Nos hommes se sont conduits comme des vandales. D'abord, on a pillé la cave, puis on s'est rabattu sur les chambres et on y a tout bouleversé. On a même fait des tentatives d'effraction sur le coffre-fort. Tout est pêle-mêle: des soieries, des porcelaines brisées. Nos hommes ont emporté des tas de choses inutiles pour le plaisir de marauder...

Ma compagnie entre dans le village de Bouvines. Nos hommes se sont comportés comme des vandales. Tout a été bouleversé. Le spectacle des cadavres de tous les habitants tués défie toute description. Il ne reste plus une seule maison debout. Nous retirons de tous les points les survivants, les uns après les autres, et on fusille en bloc, hommes, femmes et enfants trouvés dans un cloître qui a été incendié...

Nous franchissons la frontière française et cantonnons à Guidessus. Le village est en feu. Cette pittoresque petite commune a été incendiée bien qu'innocente. Un cycliste en tombant avait fait partir son fusil. Il prétend aussitôt qu'on avait tiré sur lui. Là-dessus, on a jeté tous les habitants dans les flammes...

Je suis convaincu que ce pays-ci nous servira de tombeau."

PLANTES FOURRAGERES

Si le blé couvre presque toute la surface des Prairies, le succès de l'agriculture dans les autres provinces dépend principalement des plantes fourrages. Sans bétail, aucun pays agricole ne peut longtemps se maintenir, et plus les fourrages sont variés plus l'agriculture est prospère. Même les districts célèbres pour leur blé commencent à sentir le besoin d'avoir des bestiaux et des fourrages pour faire du lait et de la viande. D'après les relevés du recensement plus de un-tiers de la terre cultivée au Canada est en prairies ou en cultures de plantes fourragères. Ce seul fait nous montre combien il est important d'obtenir des renseignements exacts sur la culture de ces plantes. C'est pourquoi le commissaire des semences, par ordre de l'honorable Martin Burrell, Ministre de l'agriculture, a préparé, avec l'aide du Dr M.-Oscar Malte, agrostographe du Dominion, un livre intitulé "Plantes Fourragères, prairies et pâturages" semblable au livre des "Mauvaises herbes du Canada". La traduction française est l'oeuvre de M. C.-E. Mortureux, B.S.A. Cet ouvrage admirable, qui tiendra sans aucun doute lieu de manuel sur cette question, divise les plantes fourragères en graminées et en légumineuses: il décrit les caractères et la valeur de chacune d'elles. Il étudie ensuite la culture pratique de ces plantes avant d'entreprendre l'étude de leurs diverses catégoris et variétés. Commençant avec le maïs et terminant avec la fève Soja, il passe en revue toutes les graminées fourragères, les trèfles et autres plantes fourragères de prairies ou de paturages auxquelles ont attribue une certaine valeur au Canada et il fournit à leur sujet des renseignemnts authentiques qui peuvent rendre de grands services aux cultivateurs, aux étudiants agricoles et à tous ceux qui s'intéressent à ce sujet. Cet ouvrage est orné de gravures en couleurs naturelles représentant la plupart des plantes étudiées et qui lui donnent une valeur toute spéciale. Chacune de ces gravures occupe une page entière. Il y a également des illustrations exactes des graines de ces diverses plantes qui devraient être très utiles à ceux qui désirent introduire sur leur ferme quelques-unes des plantes fourragères les moins connues.

De même que les "Mauvaises herbes du Canada", ce livre est un ouvrage de luxe, imprimé à grands frais, et qui ne peut donc être distribué gratuitement qu'aux établissements d'enseignement. Cependant, pour le mettre à la portée de tous les cultivateurs qui ont une bibliothèque, le prix en a été fixé à 50 centins par exemplaire. L'Imprimeur du Roi à Ottawa a été chargé de sa distribution, et il se rendra à la requête de tous ceux qui lui feront parvenir le montant exigé.

LE MARCHE

Blé—	
No 1 nord	117¼
No 2 nord	114¾
No 3 nord	109½
No 4	105¾
No 5	100½
No 6	95½
Fourrage	90½
Avoine—	
No 2 C W	52⅝
No 3 C W	49⅝
Extra No 1 fourrage	49⅝
Orge—	
No 4	58
Fourrage	55
Lin—	
No 1 N W C	124½
No 2 C N	121½
Bestiaux—	
Taureaux de choix	$5.85 à $6.25
Bons taureaux	$5.40 à $5.75
Oordinaires	$4.95 à $5.75
Genisse de choix	$5.15 à $5.50
Ordinaires	$4.75 à $5.00
Vaches de choix	$4.55 à $5.15
Bonnes vaches	$4.15 à $4.60
Ordinaires	$3.85 à $4.15
Laitières de choix	65.00 à 75.00
Bonnes laitières	38.00 à 45.00
Veaux de choix, 175-200 lvs	
Prix	$6.00 à $6.50
Bons veaux	$5.75 à $6.00
Cochons de choix	$6.50 à $6.25
Moyens	$4.75 à $5.25

(Suite de la page 6)

la pensée et l'action, à la persévérance dans la poursuite du but proposé, et aussi il faut l'avouer, à notre manque d'union, d'esprit de foi et de vraie vie religieuse.

Il conclut: "Si toutes les paroisses françaises du Manitoba fondaient un cercle de Jeunesse Catholique, ce qui n'est pas impossible, nous nous trouverions du coup assez nombreux pour former une fédération de cercles ayant un comité central à Saint-Boniface, citadelle du français et de la Catholicité dans l'Ouest Canadien, et comme les jeunes d'aujourd'hui sont les hommes de demain, il ne serait pas trop tard de constituer une force à opposer aux Orangistes.

Nous avons l'exemple encourageant de nos camarades de Québec, où aucune question d'intérêt vital à la nation n'est décidée sans leur appui. Unis à eux nous pouvons jouer un rôle aussi important dans notre province."

A l'issue de la conférence, un projet de société de gymnastique avec les agrès les plus indispensables st soumis à l'examen des membres: cette société serait comme un prolongement du Cercle, un lien entre les jeunes qui ne peuvent en faire partie et aussi un champ de rayonnement et accepté et la question de la réalisation qui est remise au printemps d'apostolat. Le principe en est prochain.

Nota.—Nous avons l'intime satisfaction d'apprendre que notre aimé président, M. A. Bray, a gagné ses galons de caporal dès le premier engagement auquel il a pris part. Une lettre de MM. Charles et Jean de Moissac nous apprend qu'ils sont maintenant sur la ligne de feu aux environs d'Ypres et que M. Jean de Moissac a subi ses examens avec succès après avoir suivi l'école des caporaux.

SAINTE-ELIZABETH

Vendredi soir lse élèves de l'école Saint-Martin quittaient joyeusement l'école emportant avec eux le résultat de leurs concours bilingues mensuels: grammaires anglaise et française, géographie, aritimétique anglaise et française, hygiène et composition, histoire du Canada. Nous trouvons au tableau d'honneur les noms suivants:

Grade V. Maximum: 400.—Louisa Dupuis, 350; Herménie Bertrand, 309; Annette Lauzé, 296; Alma Marion, 246; M.-Anna Marion, 228; Lea St-Godard, 209.

Grade IV. Maximum: 250.—Albert Lauzé, 250; Euclide Collette, 245; Rolland Lauzé, 240; Rosario Bérard, 235; Eva Collette, 235.

Il nous fait plaisir de donner un compte-rendu des concours bilingues anglais-français. Les petits Canadiens du Manitoba d'abord craintifs et traités avec dédain par les Anglais et regardés comme inaptes pour la langue anglaise, mais aujourd'hui, Dieu merci à nos estimés inspecteurs bilingues qui sont à la tâche, prenent cause pour nous, la gent écolière de l'école Saint-Martin est petit peuple fort et peut porter haut, pour leur âge, le drapeau de l'honneur et du savoir bilingue.

Il est vrai que nos petits frères les Anglais ont l'avantage sur nous par le fait que la langue unique de leurs écoles est l'anglaise.

Pensez donc ce que seraient les petits supportés anglais s'il leur fallait s'acheter des M... et faire chasse aux deux langues: le résultat, je vous laisse à penser et je crois les lecteurs de la *Liberté* assez de pénétration pour pouvoir deviner juste.

Et nous pauvres captifs, il nous faut courir les deux lièvres à la fois et ensuite on est surpris du peu d'avancement dans nos écoles sur le rapport de la langue anglaise. Aussi personne pense à nous créditer le temps consacré à l'acquisition de cette dernière.

Oui, ici dans nos écoles les deux langues y sont enseignées dans des conditions de parfaite égalité. Alors attendez-nous encore quelques années et vous serez fiers, vous autres Canadiens francais toqués de nos environs qui dédaignez nos écoles bilingues et servez de jouets aux Anglais: Vous serez heureux de demander secours aux petits Canadiens qui auront su et par leur talent et par leur esprit, acquérir les deux langues. Mais pour nous........ Peep too late."

Intéressée bilingue.

OUTRECUIDANCE ALLEMANDE

Les fruits de la victoire allemande, d'après le professeur Haeckel

Londres, 5. — Le "Morning Post" dit que le fameux professeur Haeckel, de Iéna, disciple bien connu de Darwin, a, dans une interview, exprimé l'opinion que l'Allemagne, pour assurer son avenir, devrait retirer de sa victoire les fruits suivants:

1. Suppression de la tyrannie de l'Angleterre, obtenue par:

2. L'invasion de l'état pirate anglais par l'armée et la marine allemandes et l'occupation de Londres.

3. La répartition siuvante de la Belgique: La partie ouest, avec Ostende et Anvers, deviendrait Etat fédéral allemand: la partie septentrionale irait à la Hollande, et la partie méridionale viendrait s'ajouter au Luxembourg pour former un nouvel Etat fédéral allemand.

4. L'Allemagne obtiendrait la plus grande portion des colonies anglaises et l'Etat du Congo.

5. La France devrait abandonner une partie de ses provinces du nord-est.

6. La Russie serait réduite à l'impuissance par le rétablissement du royaume de Pologne, qui serait réuni à l'Autriche-Hongrie.

7. Les provinces baltiques de la Russie reviendraient à l'Allemagne.

8. La Finlande deviendrait Etat indépendant et serait réuni à la Suède.

UN PAS VERS LA FIN

(*Le Droit*)

L'honorable juge Lennox a rendu son jugement dans la cause des séparatistes contre la commission des écoles bilingues d'Ottawa. Ce jugement, comme le public s'y attendait, est en faveur des séparatistes. C'est celui que l'honorable juge avait fait souvent pressentir au cours de la plaidoierie, il n'a été une surprise pour personne. il a approuvé les lois de la législature ontarienne et, d'après ces lois, le français est toléré dans la Province, il n'y a aucun droit.

Pour étrange que la chose paraisse c'est bien cela, et les bons politiciens, qui voulaient faire accepter ce fameux règlement 17 aux Canadiens français sous prétexte qu'il ne voulait pas l'abolition du français dans les écoles, viennent de recevoir un démenti officiel des mieux conditionnés. La décision du juge Lennox ne laisse aucun doute à ce sujet.

Le droits acquis, le droit naturel, l'intérêt des enfants, les droits des parents, tout cela est effacé, ce sont les principes allemands et turcs qui remplacent tout: La force prime le droit; crois ou meurs!

Les Séparatistes ont remporté une victoire éclatante; ils ont droit d'être fiers de leur besogne. Ces fils d'Irlandais dont les ancêtres se sont battus pour les libertés de l'Irlande, contre la coercition et les injustices anglaises, viennent de faire décréter par une cours de l'Ontario que leurs coreligionnaires, les Canadiens français, doivent se soumettre aux caprices tyranniques des orangistes et sacrifier l'avenir de leurs enfants sans autre bien pour eux que de servir les intérêts de leurs ennemis séculaires.

Oui, réjouissez-vous! Messieurs les séparatistes! la décision du juge Lennox restera dans l'histoire comme la condamnation de votre conduite. Réjouissez-vous! vous avez vaincu ces misérables Canadiens français qui osent devenir plus nombreux tous les jours et réclamer leurs places au soleil.

Réjouissez-vous! vous avez acquitté là, sans doute, une large part de la dette que vos pères ont contracté vis-à-vis de ces mêmes Canadiens français.

Réjouissez-vous! vous avez accentué sensiblement les divisions inexplicables qui existent entre les catholiques de l'Ontario, et vous avez, d'une étrange manière, servi les intérêts de l'Eglise.

Nul doute que les politiciens vont redoubler d'ardeur pour faire accepter le règlement 17 et solliciter les bonnes grâces du gouvernement.

Les lâcheurs, les trafiquants de principes, les affamés de patronage, les tyrans et leurs complices peuvent faire cette triste besogne; pour les Canadiens français de coeur, ce jugement n'est qu'un pas vers la décision finale et ne suffit certainement pas pour terminer la lutte. Il y aura appel à un tribunal supérieur.

Les juges de l'Ontario ne veulent pas contester la valeur des lois de la Province, mais la Cour Suprême daignera peut-être mettre en ligne de compte le droit naturel, les droits des parents et les droits acquis. Dans tous les cas il faut connaître ce que sont les lois du Canada pour la protection des minorités.

Pour nous, nos écoles bilingues sont une question de vie ou de mort, au point de vue national: c'est aussi une question de persévérance religieuse pour nos enfants. Devant ces perspectives il n'y a qu'une chose à faire: Faire son devoir, sans hésiter; et dans les circonstances faire son devoir, c'est continuer la lutte par tous les moyens constitutionnels à notre disposition.

NOUVELLES ALLEMANDES DEMENTIES

Il n'y a eu aucune révolte en Algérie et au Maroc

Washington, 5.—L'ambassade de France a reçu de son gouvernement le télégramme suivant:

"Les agences télégraphiques allemandes répandent la nouvelle que la situation au Maroc est très mauvaise et qu'il s'est produit des combats violents au cours desquels les Français ont subi de grosses pertes. Cette révolte, disent les agences, a été causée par des Marocains et des Algériens qui ne voudraient pas servir l'armée française. Le gouvernement français tient à faire savoir que cette nouvelle est absolument fausse et sans fondement, et que les conditions dans les colonies sont bonnes."

LES AUTRICHIENS OCCUPENT BELGRAD

Les Serbes se retirent en bon ordre

Vienne, 4.—Les troupes autrichiennes ont occupé aujourd'hui Belgrade, capitale de la Serbie.

L'occupation de la ville a été annoncée par un télégramme adressé à l'empereur François-Joseph, par le général Frank, commandant le cinquième corps d'armée, ainsi conçu:

"A l'occasion du soixante-sixième anniversaire de votre règne, permettez-moi de déposer à vos pieds la nouvelle de l'occupation de Belgrade par le cinquième corps d'armée, aujourd'hui."

* * *

Paris, 4.—Une nouvelle semi-officielle, venant de Nish, reçue aujourd'hui par l'agence Havas, admet que les Autrichiens ont gagné de nouvelles victoires en Serbie.

Après un certain nombre de combats d'arrière-garde qui ont eu lieu ces derniers jours, les troupes serbes ont été forcées de reculer, le 1er décembre, de la région d'Oudjitzé et Kocieritch. La retraite, ajoute-t-on, a eu lieu en bon ordre.

Un violent combat a eu lieu près de Souvabar, où étaient rassemblées de grandes forces autrichiennes, qui ont réussi à capturer deux points très importants.

La bataille le long de la rivière Kolubara s'est terminée par un succès pour les Serbes.

Dans un engagement près de Lazerevatz, le 28 novembre, on annonce que les Serbes ont enlevé les positions de l'ennemi, faisant prisonniers 27 officiers et 2,000 hommes.

LE FROID EN POLOGNE

De nombreux prisonniers allemands avaient les pieds et les mains gelés

Pétrograde, 4.—On peut assimiler la condition des Allemands faits prisonniers dans la région de Lodz à celle des soldats français de l'armée de Napoléon pendant la retraite de Moscou.

La plupart d'entre eux ont les pieds et les mains gelés et sont enveloppés de couvertures et de châles pris aux paysans. Un simple soldat a été trouvé revêtu d'un manteau de femme, en fourrure.

Les prisonniers racontent qu'avant d'être faits prisonniers on maintenait leur courage en leur annonçant que le fourrier allait leur apporter des vêtements chauds qui leur seraient distribués dans quelques jours.

Les prisonniers ont expliqué que les Allemands se servaient comme casernes, écuries et remises à canons des monastères, chapelles et autres édifices publics des villes dont ils s'étaient emparés parce qu'ils croyaient que les maisons privées étaient minées.

Un rapport semi-officiel, venant de Galicie, fait savoir que les Russes qui s'avancent le long des premiers contre-forts des Carpathes, sont arrivés au sud de Cracovie, ce qui leur a permis d'entourer la ville en faisant avancer leur armée au nord-est et au sud de cette place forte.

EN ALSACE

Une épaisse couche de neige donne l'avantage aux chasseurs alpins

Londres, 3.—Pendant les derniers jours il y a eu entre Verdun et Belfort, sur la frontière, de sérieux combats, alors que les soldats enfonçaient jusqu'aux genoux dans la neige. Des deux côtés la plupart des régiments étaient munis de skis, mais les chasseurs alpins, qui ont la grande habitude de s'en servir peuvent facilement prendre l'avantage sur les régiments allemands. Grâce à leur vitesse plus grande, et à leur parfaite connaissance des forêts couvertes de neige de Brésel, en Alsace, une compagnie de chasseurs alpins traversa la forêt en skis et coupa la retraite des éclaireurs allemands qui furent faits prisonniers.

Les Français bombardent depuis deux jours Sepois, Bresel et Larystzen, avec le fameux canon de 75 millimètres.

L'infanterie et l'artillerie françaises commandent maintenant les hauteurs au-dessus de Guebwiller, qui seront prochainement intenables pour la garnison allemande.

L'armée française descendant de Schdught-sur-Stosseweier et Munster, a capturé Gebwenheim près de Cernay où 8,000 Allemands défendent la position.

Ce succès ouvre une communication directe avec Belfort et supprime la difficulté de passer par le ballon d'Alsace.

Au cours de ces engagements, plusieurs milliers de soldats ont été de chaque côté, tués ou blessés, car la lutte, quoique étant relativement peu étendue, n'en a pas moins été terrible.

TELS ON CONNAIT SES SAINTS...!

"Frenez Varsovie, dit le kaiser à ses soldats, et vous aurez chacun 25,000 francs"

Pétrograde, 2.—On a trouvé sur un prisonnier allemand une lettre disant que le kaiser a demandé à ses "braves troupes prussiennes" de se livrer à une attaque foudroyante contre Varsovie.

Les Allemands avaient fait le projet de lever, aussitôt qu'ils seraient en possession de la capitale de la Pologne et de Lodz, une énorme contribution de guerre qui permettrait de donner 25,000 francs à chaque soldat.

GRAVE MUTINERIE DE MARINS ALLEXANDS

Plus de deux cents, dont un officier, sont fusillés

Londres, 3. — Le "Morning Post" publie la dépêche suivante de son correspondant d'Amsterdam:

"J'apprends que la mutinerie qui a eu lieu à Bruges a été plus sérieuse qu'on ne le supposait tout d'abord.

"En effet, un corps formé de 700 marins a refusé de partir à Ypres pour se rendre sur le front, suivant l'ordre qu'il en avait reçu.

"On dit même que quelques officiers du même corps ont pris fait et cause pour leurs hommes, disant qu'ils acceptaient de combattre sur mer, mais que ce n'était pas leur métier de se battre sur terre.

"Nombre d'entre eux ont été envoyés à Gand; mais, à leur arrivée à la gare Saint-Pierre, cinquante de ces derniers ont réussi à s'échapper. Quelques-uns ont été arrêtés de nouveau à Gand.

"Deux cents de ces mutins, parmi lesquels on compte un officier et deux sous-officiers, ont été fusillés.

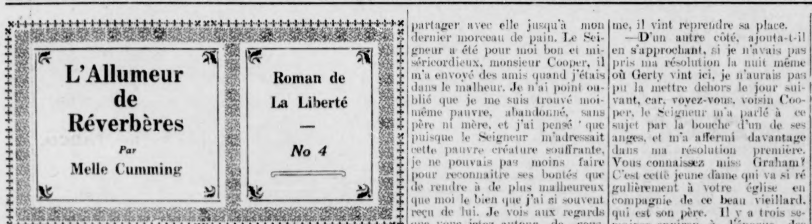
"J'apprends également que les Allemands qui, à Dixmude, se trouvaient sur le front, ont reculé de près de vingt kilomètres."

M. POINCARE SUR LE FRONT

Il visite les traxaux d'artillerie près de Verdun

Verdun, 3.—M. Poincaré, président de la république, accompagné de M. Viviani, président du conseil et des présidents du sénat et de la chambre, a inspecté, hier, les troupes, tout le long de la ligne de combat dans la région de l'Argonne. Ils ont visité ensuite, les travaux d'artillerie près de Verdun, ainsi que les ruines de Clermont-en-Argonne, où reste seul debout l'hôpital de Sainte-Marie.

Parmi les soldats sérieusement blessés dans cet hôpital, se trouve M. Maginot, ancien sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre.



Le soir dont il est question, nos deux amis, après avoir effleuré plusieurs de leurs sujets favoris, en étaient venus à s'entretenir de la petite Gerty. Ce fut à ce moment que l'enfant se réveilla. Ce qu'elle entendit était de nature à l'intéresser vivement.

—Où dites-vous que vous l'avez trouvée? demandait M. Cooper.

—Chez Nan Grant, répondit True. Ne vous rappelez-vous pas cette femme? C'est la mère du jeune homme contre lequel vous avez été appelé à témoigner à l'époque où l'on brisa les fenêtres de votre église. Vous n'avez pas oublié sans doute sa conduite à l'audience, Cooper, elle vous menaça de sa vengeance et n'épargna pas davantage le juge lui-même. Elle était précisément dans un accès de colère pareil contre cette enfant lorsque je la vis pour la première fois. La seconde fois, elle venait de jeter la petite malheureuse à la porte.

—Ah! très-bien, je me rappelle cet ours femelle et je ne m'étonne plus de sa conduite. Mais que prétendez-vous faire de cet enfant trouvé, Flint?

Ici Cooper fit entendre un petit rire sarcastique.

—Fort bien, voisin, continua True, je vois que vous croyez que c'est une folie pour un homme de mon âge et de ma position que d'adopter un enfant. Peut-être avez-vous raison. Cependant laissez-moi vous expliquer la chose. La pauvre petite créature serait morte la nuit même où je la rencontrai si je ne lui avais pas donné asile chez moi; elle serait morte également depuis, si je n'en avais pas eu, avec l'aide de votre fille, un soin tout particulier. Eh bien! pendant le premier sommeil dont elle dormit sous mon toit, elle m'implora dans ses rêves d'une voix si douce et si émouvante, que je jurai de la garder près de moi, d'en prendre soin et de partager avec elle jusqu'à mon dernier morceau de pain. Le Seigneur a été pour moi bon et miséricordieux, monsieur Cooper, il m'a envoyé des amis quand j'étais dans le malheur. Je n'ai point oublié que je me suis trouvé moi-même pauvre, abandonné, sans père ni mère, et j'ai pensé que puisque le Seigneur m'adressait cette pauvre créature souffrante, je ne pouvais pas moins faire pour reconnaitre ses bontés que de rendre à de plus malheureux que moi le bien que j'ai si souvent reçu de lui. Je vois aux regards que vous jetez autour de vous, mon cher voisin, que vous pensez que je n'ai pas grand'chose à partager avec les autres. Vous avez raison. Et pourtant, après tout, j'ai un toit, et c'est beaucoup pour elle, qui n'en a jamais eu. Puis, voyez-vous, il me reste mes bras, bon espoir et bon coeur. Avec cela et le secours d'en haut je serai le père de cette enfant et je parviendrai à l'élever. Peut-être un jour viendra où, avec la grâce de Dieu, elle sera à même de me prouver sa reconnaissance.

M. Cooper remua la tête d'un air de doute en murmurant quelques paroles sur l'ingratitude des enfants en général, et sur celle des siens en particulier. Mais ces réflexions n'ébranlèrent en rien la confiance que Truman avait dans l'avenir, et ne purent détruire sa certitude d'avoir bien et chrétiennement agi.

Dans la chaleur de son discours, True s'était levé et parcourait à grands pas l'appartement. Bientôt, devenu plus calme, il vint reprendre sa place.

—D'un autre côté, ajouta-t-il en s'approchant, si je n'avais pas pris ma résolution la nuit même où Gerty vint ici, je n'aurais pas pu la mettre dehors le jour suivant, car, voyez-vous, voisin Cooper, le Seigneur m'a parlé à ce sujet par la bouche d'un de ses anges, et m'a affermi davantage dans ma résolution première. Vous connaissez miss Graham? C'est cette jeune dame qui va si régulièrement à votre église en compagnie de ce beau vieillard, qui est son père. Il y a trois semaines environ, à l'époque des mauvais temps, je me rendis chez elle pour balayer la neige dont la cour était encombrée. Elle m'envoya chercher pour me faire chauffer à la cuisine. Cet ange du ciel, qui cherche toujours le bien à faire et les malheureux à soulager, m'entretint avec beaucoup de douceur, et me demanda ce que je devenais depuis l'époque où j'avais été si grièvement blessé dans le magasin de son père, il y a de cela environ cinq ans. Elle voulait absolument savoir si je n'avais point besoin de quelque chose, afin d'en instruire son père et de m'envoyer ce qui pourrait m'être utile. Encouragé par ces douces paroles, je lui contai toute l'histoire de la petite Gerty, et, aussi vrai que je vous le dis, nous pleurâmes tous deux comme deux enfants. Elle me mit quelque argent dans la main, et me recommanda de le donner à madame Sullivan pour acheter de l'étoffe et en faire des habits pour Gerty. De plus, elle me promit qu'elle viendrait toujours à mon aide si jamais j'avais besoin d'elle pour les soins à donner à la jeune fille; puis, au moment où je sortais, elle ajouta ces propres paroles: "Je suis sûre, dit-elle, que vous avez bien agi, et que le Seigneur vous récompensera de votre charité pour cette pauvre enfant."

Tout entier à son récit, True n'avait pas vu Gerty se lever de son lit et s'approcher doucement de lui. Debout, les yeux fixés sur le visage de son ami, la jeune fille l'écoutait avec une émotion telle, que sa respiration en était suspendue. Quand le vieillard eu fini de parler, l'enfant lui toucha légèrement l'épaule. A ce contact, True se retourna, la vit et lui tendit les bras. Gerty s'y précipita, cacha sa tête dans son sein, et versa des larmes d'attendrissement au milieu desquelles on distingua pourtant ces mots plusieurs fois.

—Jamais je ne vous quitterai!

—Et moi, mon enfant, répondit True tout aussi ému qu'elle, je ne t'abandonnerai pas tant que je vivrai.

V—*Premier pas vers le progrès*

C'était le soir, par un temps affreux, Gerty se tenait à la fenêtre pour veiller le retour de True, qui était sorti pour allumer ses réverbères. Elle était proprement et confortablement vêtue; ses cheveux étaient peignés avec soin, et, pour complément de toilette, sa figure et ses mains étaient propres. Ainsi arrangée, elle paraissait presque jolie; toujours est-il du moins qu'elle était beaucoup mieux qu'avant sa maladie. L'affection et les bons soins dont elle était l'objet depuis quelque temps avaient fait merveille: et bien qu'elle fût encore pâle et maigre, et que ses yeux fussent toujours trop grands par rapport aux autres traits de son visage, elle avait perdu son air maladif et souffreteux pour prendre une expression à la fois de bonheur et de gravité qui ne messeyait pas à sa mine enfantine.

Devant elle, sur l'appui de la fenêtre par laquelle elle regardait, se prélassait une grosse et vénérable chatte, mère du pauvre petit animal dont Gerty avait tant pleuré la perte; aussi cette chatte tenait-elle pour cette raison une place distinguée dans l'affection de la petite fille, et au moment où nous les trouvons ensemble, cette dernière lui passait amicalement la main sur le dos, ce dont l'autre lui témoignait sa reconnaissance par un *ronron* bien nourri, signe non équivoque du contentement chez les individus de sa race.

Tout d'un coup il se fit près de Gerty un fracas épouvantable. La maison était vieille, et fournissait un excellent refuge à tous les rats du quartier, qui semblaient sy être donné rendez-vous. Ce soir-là le tapage était tel, qu'on eût pu croire qu'à l'occasion de quelque grande solennité il y avait bal chez la gent rongeuse: on eût dit que quelque cheminée s'écroulait brique par brique. Tout ce bruit n'était pas cependant de nature à effrayer Gerty; elle était trop habituée à habiter des maisons fréquentées par les rats, et elle avait trop vu de ces animaux dans le grenier qui lui servait de chambre chez Nan Grant, pour daigner même y faire la moindre attention. Mais il n'en fut pas de même de dame Raminggrobis: au premier bruit, elle dressa les oreilles et sembla se préparer au combat. Un cheval de guerre n'est pas plus excité par les mâles accents du clairon que ne le fut en ce moment la compagne de Gerty par les bruits qui se faisaient au-dessus de sa tête.

—Allons, petite, restez en paix, lui dit Gerty en la retenant. Qu'avez-vous à faire au milieu des rats? Il vaut bien mieux que vous me teniez compagnie jusqu'au retour de notre oncle True, et que vous soyez témoin de sa surprise quand il verra sa chambre, ainsi que moi.

En prononçant ces mots, la petite fille avait jeté autour de la chambre un regard empreint de satisfaction. Bientôt elle grimpa sur l'appui de la fenêtre, prit le chat dans ses bras, et parut attendre le retour de son vieil ami. Il lui semblait que jamais il n'était rentré si tard: elle commençait à désespérer de le voir revenir, lorsqu'enfin il apparut dans la cour et se dirigea vers la porte. Gerty vit bien qu'il était accompagné de quelqu'un: mais elle n'était pas en disposition d'examiner cet étranger.

Malgré l'impatience à laquelle

EN PROVINCE

SAINT GEORGES

Le R. P. Geelen, directeur de l'Ecole Indienne de Fort Alexandre, accompagné du R. F. D'Amours, étaient en visite au Presbytère la semaine dernière.

* * *

La Corporation Paroissiale a fait blanchir les dépendances du Presbytère. Cela ne coûte pas cher, mais préserve le bois, et contribue à donner à notre joli village un air coquet!

* * *

Mlle Rioux, qui a dû garder la chambre durant quelques jours, est maintenant rétablie.

* * *

Les dames et les demoiselles de la paroisse sont à l'oeuvre afin de venir en aide à leurs cousines de France. Les recettes s'annoncent fructueuses. C'est cela! braves tricotteuses et filandières de Saint-Georges, allez-y de bon coeur! Une bonne action n'est jamais perdue.

* * *

Nous avons plus de neige actuellement qu'au jour de l'an l'année dernière. Aussi, les voitures d'hiver, depuis l'opulent traineau (sleigh), jusqu'à l'humble traine à chiens, sont-elles de mode.

* * *

La glace sur la rivère est assez solide pour les piétons, depuis le 17. A certains endroits, où le courant est plus faible, on a même traversé en voiture.

* * *

Les quelques jours de temps doux que nous avons eu, ont causé quelques inquiétudes à ceux qui avaient profité du premier "coup de froid" pour faire leurs "boucheries". Mais la plupart, instruits par l'expérience de l'an dernier, ont préféré attendre quelques jours. La prudence est la mère de la sûreté, paraît-il.

FISHER BRANCH

M. Ovila St-Godard est revenu de Winnipeg la semaine dernière. Quoique n'étant pas très bien, M. St-Godard a l'espérance d'être sur pied bientôt.

* * *

Mme A.-G. Gamache a subi avec succès une opération pour appendicite.

* * *

Le Docteur J.-O.-T. Saucier nous a laissé il y a quelques semaines pour s'en aller à la guerre. Il doit s'engager comme médecin de l'armée.

* * *

Mercredi dernier le 25 novembre il y eut célébration de la Sainte-Catherine chez Mme Simon Ménard. Tous se sont bien amusés et Mme Ménard tient à remercier Mlle Bromault et Mlle Couture, les deux institutrices de notre paroisse, d'avoir bien voulu accepter l'invitation qu'elle leur avait faite et à contribuer par leur présence à donner de l'entrain à cete petite réunion intime.

* * *

Il est question parmi les esprits dirigeants de notre village d'organiser une soirée au profit du Fonds Patriotique.

* * *

Un Canadien doit bientôt ouvrir un magasin dans le village. Il y a longtemps que cela aurait dû être fait mais mieux vaut tard que jamais.

* * *

Le C. N. R. a fait les frais de nous installer une station et une plateforme. Ils ont aussi envoyé une équipe d'hommes pour construire une cours à bestiaux. Il paraît que nous aurons un agent sous peu et que nous aurons deux trains réguliers par semaine.

STE-AGATHE, MAN.

Notre petit cercle musical se réunissait au couvent hier soir pour fêter leur aimable patronne Sainte Cécile. Un programme avait été préparé par les élèves musiciennes.

Quelques morceaux de musique et de chant furent vivement applaudis par un auditoire bienveillant: nos dévouées maîtresse et nos petites compagnes.

Mais l'attrait principal de la fête fut une pêche vraiment miraculeuse à laquelle toutes prirent part. Chacune fut bien récompensée du trouble de tendre sa ligne. Les poissons petits et gros ont été bien appréciés si on en juge par les acclamations qui les accueillaient. Pour toutes, la soirée a été trop courte. Nous espérons que l'année prochaine notre cercle se réunira de nouveau au jour de la Sainte-Cécile.

Yvonne T.

TOUTES AIDES

Le soir de la Sainte-Catherine il y avait partie de cartes chez M. Hormisdas Dupas. M. William Carrière et Mlle Camilla Dupas remportèrent les premiers prix. Les prix de consolation furent donnés à M. Raphaël Brichon et Mlle Marie-Louise Dupas. Pour que la soirée rappelât bien le vieux temps, les uns mangeaient de la "tire" pendant que d'autres chantaient les vieilles chansons canadiennes. Les nombreux "paniers" qui furent apportés par les dames et les demoiselles nous procurèrent un succulent réveillon. Les recettes de la veillée étaient pour l'église.

* * *

Dimanche dernier il a été donné aux paroissiens de Toutes Aides de faire connaissance avec M. Modeste Gaudry, tout dernièrement arrivé dans la place.

* * *

M. Arthur Lafond est actuellement à construire un magasin, tout près de l'église. Nous lui souhaitons beaucoup de succès.

* * *

M. I. Laberge est retourné passer l'hiver dans la province de Québec. Au printemps, il doit nous revenir avec sa nombreuse famille.

* * *

Un des grands avantages que possède Toutes Aides est la pêche. En hiver, il est facile de se rendre à Winnipegosis pour y vendre le produit de la pêche.

Aussi si vous êtes à la recherche de terrains avantageux pour vous y établir vous ne pouvez mieux faire que de venir à Toutes Aides.

DUNREA

Soit par l'apparition de l'hiver ou par d'autres raisons inconnues la population de notre village semble être tranquille. Quelques-uns sont assis près du poêle, le tisonnier à la main, fumant une pipe de tabac canadien. D'autres sont, très absorbés dans la lecture de quelque roman et ne semblent se préoccuper ni de l'avenir ni du passé.

* * *

M. Charles Girardin, qui demeure au village, a été victime d'un accident où il se fit casser la jambe en deux bouts. Il est sous les soins du docteur Roy.

* * *

M. Cyril Roy, qui demenrait en campagne, est maintenant résidant du village, où il passera l'hiver.

* * *

Mardi dernier avait lieu dans l'église paroissiale le mariage de M. A. Savoie avec Mlle Virginie Paradis, fille de M. Télesphore Paradis. Après un copieux déjeuner chez les parents de la mariée, le joyeux couple prit le train de quatre heures pour Brandon et autres lieux de l'Ouest.

* * *

M. Wilfrid Morin, de Mariapolis, est ici en promenade chez Mme Desmarais; en même temps il construira une allonge à sa maison du côté de l'Est.

* * *

Je ne sais pas pourquoi quelqu'un de charitable ne voit à ce que nos jeunes gens et jeunes filles organisent quelque soirée ou séance. Ce serait très amusant, surtout dans une saison comme celle-ci, où nos gens ne sont pas pressés. Je crois bien que vous pouvez trouver parmi nos gens des jeunesses de bonne volonté et capables d'organiser cette séance. A ceux qui ont de la bonne volonté de s'en occuper.

* * *

Avec l'hiver nous est revenu le jeu de cartes qui pendant la saison plus chaude ne s'est guère pratiquée: nous remarquons dans tous les foyers que presque tous les soirs le jeu de cartes est l'amusement favori.

Jeannot.

FANNYSTELLE

Comme nous l'avions annoncé, M. P.-A. Bouvier nous a quitté pour une promenade de deux semaines en Colombie Anglaise.

* * *

Mme V. Beaupré est de retour de Franklin, Man., où elle était en visite chez sa fille Mme Alphonse Poirier.

* * *

M. Alphonse Castagnier a été unanimement élu conseiller de notre arrondissement municipal.

* * *

M. Ottey est notre nouvel agent de gare.

* * *

M. et Mme Norbert Beauchêne doivent retourner sous peu à Gravelbourg, Sask., après avoir passé deux mois en visite ici.

* * *

Mlle Annie Delisle, de Saint-Boniface, est l'hôte de Mme Adolphe Guyot, pour quelques semaines.

* * *

Mlle J. Lobban est retournée à Griswold, Man., jeudi soir.

* * *

M. St-Germain, de la Cie Bissonnette, peintre-décorateurs de Winnipeg, est employé depuis quelques jours chez M. Marcel Mollot, qui fait faire des réparations à sa résidence.

* * *

M. F. McGreevy est de retour des Illinois où il était en promenade depuis quelque temps.

* * *

Mlle Dupuis, instintrice à l'école Castagner, est en visite à Winnipeg.

* * *

Le mois de décembre se montre d'une délicatesse qui nous surprend un peu. Le temps est doux, et la quantité de neige est limitée: juste assez pour mettre les voitures d'hiver en fonction.

Yvonnie.

SAINT-CLAUDE

Comme on le sait environ 60 hommes ont quitté Saint-Claude pour courir au secours de la patrie française en danger. Depuis leur départ chaque midi le bureau de poste est assailli par les parents et amis en quête de nouvelles de nos vaillants combattants. Jusqu'à maintenant elles sont venues bien réguilères et bien intéressantes. Et c'est avec fierté que nous avons appris que plusieurs d'entre eux avaient par des actes de bravoure et de sang-froid gagné les gallons de sergent et de caporal.

Une lettre de M. Georges Boille est venue annoncer au R. P. Joseph Radaz qu'un des nôtres était tombé au champ d'honneur le 29 octobre dernier dans les tranchées de l'Aisne. Laissons lui la parole:

"Cette missive va vous apporter une bien triste nouvelle: j'ai la douleur de vous annoncer la mort de mon cher camarade Théo, tué à son poste, face à l'ennemi, le 29 octobre dans l'après-midi. Après un repos de quelques jours nous étions de nouveau, ma compagnie, la 5me ainsi que celle de Théo, la 8me, sur la ligne de feu le 20 octobre. C'est à cette date que je l'ai vu pour la dernière fois. Le 29, étant dans sa tranchée surveillant l'ennemi, un obus est tombé tout près, un éclat lui a fracassé l'épaule, un autre éclat l'a frappé à la tête. Il n'a pas souffert: trois minutes après il était mort."

Visions horribles, dont la guerre est pleine. Mais sacrifices nécessaires au salut du pays de France.

M. Théo, arrivé récemment de France, s'était assuré la sympathie de la population. Toutes nos sympathies von maintenant à Mme Octave Estnaut, sa soeur qui reste seule ici pour le pleurer.

M. Georges Boille lui-même est très exposé, après avoir demandé une messe pour le repos de l'âme de son ami, il continue: "Quant à moi, je vais bien, mais personne ici ne sait ce qui l'attend: on est toujours en danger. Je me dis: "A la grâce", que la volonté de Dieu soit faite. Par trois fois j'ai été rasé de bien près: la 1ère fois ce fut le jour de mon arrivée sur la ligne de feu: une grêle de balles s'est abattue sur ma section, on s'est applati vivement par terre: une balle m'a rasé le derrière de la tête, plus bas que le képi. Une heure après un obus est tombé tout près de ma recouvert de terre. La 3me fois, c'est le 10 octobre: un obus est tombé à 8 mètres de ma tranchée, un gros arbre a été entaillé à moitié. En l'entendant siffler, je me suis blotti dans la tranchée, mon sac sur la tête. C'est bien souvent ce qui nous sauve; on y est maintenant habitué et c'est avec courage que je fais mon devoir, que je sers mon pays, et aussi avec l'espérance que bientôt les boches seront chassés de notre territoire et avec fierté je cris: "Vive la France!"

* * *

Vendredi dernier s'éteignait à l'âge de 66 ans M. Ferdinand Bernard, un des pionniers de Saint-Claude. Arivé il y a quelque vingt ans, il s'était retiré au village il y a deux ou trois ans. Il a fait une excellente mort après s'être réconcilié avec l'Eglise.

BAPTEMES EN NOVEMBRE

Ferdinand-Jean-Marie, fils de Marc Guigneno et de Marie Guejan.

Joseph-Louis-Albert, fils de Antoine Chappelan et de Sophie Decquier.

Elise-Clothilde-Laura, fille de Clovis Mazural et de Alice Aymond.

Marie-Claire, fille de Georges du Bois et de Marie-Thérèse de la Roussie.

Madeleine-Marguerite, fille de Paul Joberty et de Marie Trois.

Suzanne-Marie-Agnès, fille de François Bernard et de Marie Montis.

Edouard-Augustin, fils de Xavier Dubois et de Léonore Laurence.

Mathurin-Jeanne, fille de Joseph-Marie-Philippe et de Marguerite Le Heguerat.

* * *

Un groupe de fermiers commentait la dernière visite de Ladébauche à l'empereur Guillaume et l'un d'eux citait le passage où il parlait de la panade où se trouvait Guillaume, l'obligeant à couper la pointe de ses moustaches faute de pouvoir acheter le mastic pour les tenir en l'air et il ajoutait: "C'est toujours la dèche Boche, quoi!"

REUNION DU CERCLE DE L'A. C. J. C.

Dans sa dernière réunion mensuelle le cercle Saint-Claude entendit une conférence bien étudiée de M. A. Saint-Pierre, sur l'Orangisme. Retraçant son origine à Guillaume III duc d'Orange, il montre que créée pour défendre la succession protestante en Angleterre et combattre la religion catholique, cette société se développa tout spécialement en Ulster (Irlande).

Venant ensuite au point qui nous intéresse il montre son développement au Canada, son rôle néfaste dans la politique anti-catholique et anti-française et pour prouver la persévérance de cette lutte contre nos drois constitutionnels, M. Saint-Pierre nous lit des extraits de l'*Orange Sentinel*, organe de la secte. La comparaison de leur nombre plutôt infime l'amène à démontrer que est du uniquement à leur union de leur communion dans

(*A suivre sur la page 5*)

elle était visiblement en proie, Gerty ne vola pas au-devant de True comme elle en avait l'habitude. A peine elle eut distingué son pas dans le hangar, qu'elle courut se placer derrière la porte de la chambre. La chatte, qui n'y voyait pas tant de malice, courut tout bonnement comme à son ordinaire au-devant de son maître.

—Ah! te voilà, minette. Où est ma petite fille?

En parlant ainsi, il se retourna pour fermer la porte et découvrit Gerty. Celle-ci se posa en face de lui pour juger de l'effet qu'elle allait produire.

—Très bien, dit le vieillard en la prenant dans ses bras. Comme te voilà belle, mon enfant! Qui est-ce qui a relevé tes cheveux?

—C'est madame Sullivan qui m'a habillée et qui m'a peignée. Ce n'est pas tout ce qu'elle a fait: regardez autour de vous.

Ce qu'il vit le frappa d'étonnepassé par là et remis tout à sa ment. Une main de femme avait place. Habitué à vivre seul, True arrangeait son existence selon ses goûts. Dans son modeste appartemeat, le balai ne passait que rarement: les deux larges fenêtres étaient obscurcies par une couche de poussière et de fumée: à tous les angles pendaient des toiles d'araignée. La large tablette de la cheminée était remplie de choses inutiles. Pendant la maladie de Gerty, le matelas qu'on avait étendu sur le plancher et les différents objets nécessités par les besoins de la maladie avaient augmenté la confusion.

Madame Sullivan, au contraire, était le génie incarné de l'ordre et de la propreté. C'était pour préparer la nourriture de Gerty et prendre soin d'elle en l'absence de True, qu'elle était entrée pour la première fois de sa vie dans le logement de ce dernier, si différent du sien sous tous les rapports.

Madame Sullivan ressentait la plus grande pitié pour ceux dont la maison n'était que désordre et confusion; aussi prit-elle la résolution, aussitôt que Gerty serait mieux, de lui donner un exemple d'ordre et de propreté.

La veille du jour que le destin avait fixé pour cette grande révolution de ménage, madame Sullivan aperçut Gerty qui se tenait dans le passage, près de la porte entre-bâillée de son appartement.

—Allons, Gerty, lui dit la bonne petite femme, vous n'entrez pas me voir! Venez et asseyez-vous auprès de cette table, vous me verrez repasser. C'est précisément votre petite robe dont je m'occupe; et puisque vous voilà, nous l'essayerons. N'allez-vous pas être bien contente d'avoir de beaux habits neufs?

—Oh! certainement, Madame, répondit Gerty, Est-ce que je vais les emporter avec moi?

—Certainement, mon enfant.

—C'est que je ne saurai où les mettre. Il n'y a pas de place chez nous.

—Vous en aurez toujours une partie sur vous; quant au reste, on tâchera de lui trouver une bonne petite place.

—Ah! c'est vous, Madame, qui avez de bonnes places pour les vêtements. Puis elle ajouta: Que c'est beau ici!

—Dame, cela ne ressemble guère à la chambre de M. Flint. Cependant, c'est absolument la même grandeur et la même disposition: nous avons l'un et l'autre deux fenêtres de front. Seulement mon armoire est meilleure; la vôtre n'a que trois côtés, et voilà toute la différence.

—Cependant, Madame, rien ne ressemble à ce qui est chez nous. On ne voit point de lit ici. Toutes les chaises sont sur le même rang, la table brille comme un miroir, le plancher est propre, le poêle parait tout neuf, le soleil même est beaucoup plus brillant que le nôtre. Ah! que je voudrais donc avoir une chambre comme celle-là! Je n'aurais jamais cru que la nôtre fût moitié aussi grande. L'oncle True s'est empêtré ce matin dans les pincettes, et est sorti en disant que sa chambre n'était pas suffisante pour loger un chat.

—Et où donc étaient les pincettes?

—Dans le milieu de la chambre, Madame.

—Eh bien! mon enfant, c'est que je ne mets rien, moi, au milieu de la chambre: et je pense qui si on nettoyait chez vous et que tout fût bien rangé à sa place, l'appartement paraitrait aussi beau et aussi grand que le mien.

—Ah! que je voudrais donc le voir comme cela! dit Gerty. Mais que pourrait-on faire des lits?

—J'y ai déjà pensé. Il y a chez vous comme ici une office ou cabinet qui serait assez grand pour contenir un petit lit avec une chaise ou deux. Cela ferait une petite chambre très-convenable pour vous. Je crois, d'ailleurs, que cette pièce a déjà servi à cet usage, quand la maison était neuve et qu'elle était habitée par des gens riches. Aujourd'hui ce cabinet n'est plus qu'une friperie de vieilles affaires inutiles, qu'on devrait jeter dehors pour la plupart. Quant à ce qui peut encore servir, qu'est-ce qui empêche de le mettre sous le hangar?

—Cela serait très-bien comme cela. De cette manière, l'oncle aurait son lit dans la grande chambre, et moi je dormirais dans la petite, sur un matelas par terre.

—Non, mon enfant, dit madame Sullivan, il n'est pas nécessaire que vous couchiez par terre. Je possède encore un très-bon petit bois de lit qui servait à mon Willie quand il dormait ici, je vous le prêterai volontiers pour le mettre dans la chambre, si vous voulez me promettre d'en avoir bien soin, ainsi que de toutes choses.

—Oh! je ne demande pas mieux, dit Gerty; mais, ajouta-t-elle avec une certaine hésitation, comment s'y prend-on pour avoir soin des choses?

—Je vois bien, mon enfant, qu'on ne vous a jamais montré à rien faire. Mais cela n'est pas irréparable, et une fille de huit ans peut faire bien des choses si elle a un peu de courage et de patience pour apprendre. Si vous voulez m'écouter, je vous montrerai à faire beaucoup de petits travaux qui seront d'un grand service pour votre oncle True.

—Et que puis-je faire?

—Vous pouvez facilement balayer la chambre tous les jours; faire les lits avec un peu d'aide, dresser la table, cuire le dîner, laver la vaisselle et bien d'autres choses que vous ne ferez peut-être pas très-bien la première fois, mais qui se perfectionneront avec un peu d'apprentissage.

—Combien je serais heureuse de faire quelque chose pour l'oncle True! Mais par où commencerai-je?

—Vous pouvez d'abord commencer par vous approprier vous-même, et si je ne craignais de déplaire à M. Flint, j'amènerais Kate MacCarty avec nous et il ne nous faudrait pas grand temps pour tout ranger dans la maison.

—Oh! je suis sûre qu'il trouverait cela très-bien! Mon Dieu! que ne suis-je donc grande pour faire tout cela moi-même! Est-ce que je ne puis pas aider?

—Si, il y a des choses que vous pouvez faire; mais il en est aussi qui exigent lamain de Kate, c'est une forte fille qui s'entend à merveille à faire un ménage.

—Quelle est cette Kate? dit Gerty.

—Kate est la fille de madame MacCarty, qui habite dans la maison voisine. Monsieur Flint leur a rendu plus d'un service. c'est lui qui scie leur bois, et leur rend mille petits soins, pour lesquels il ne veut jamais rien recevoir. Aussi tout le monde l'aime-t-il fort dans cette famille. Kate est une bonne fille, fort adroite et qui, j'en suis sûre, serait enchantée de se rendre utile à notre vieil ami. Je le lui demanderai.

—Pourra-t-elle venir demain?

—Peut-être bien.

—C'est que l'oncle True sera absent demain toute la journée, il va transporter du charbon chez monsieur Eustace. Ne serait-ce pas là l'occasion?

—Oui, mon enfant, et je tâcherai demain d'amener Kate avec moi.

Kate vint en effet le lendemain. La chambre fut nettoyée, lavée et remise en ordre. Gerty eut ses nouveaux habits; elle en prit une partie sur elle, et le reste fut rangé avec soin sur une étagère qu'on trouva au fond du cabinet, et qu'on installa de manière à faire pour la petite fille une garde-robe très-convenable.

C'était donc le résultat des soins combinés de mistress Sullivan, de Kate et de Gerty qui avait causé les marques d'étonnement données par True à son retour chez lui. Le plaisir qu'il manifesta à cette vue fit de cette heure le plus mémorable instant de la vie de Gerty. Ce fut pour elle une de ces joies dont on se souvient pendant toute la vie.

Pauvre enfant! c'était la première fois qu'elle était heureuse, et de quel bonheur! De celui le plus doux qu'il soit permis de goûter en ce bas monde; elle était heureuse de la joie qu'elle causait à un être chéri. Ce n'est pas que l'aide de Gerty eût été d'un grand secours, tout se serait passé aussi bien et peut-être mieux si elle eût été encore auprès de Nan Grant: mais l'enfant ne se rendait pas compte de cela, elle avait pris part à la besogne, elle avait mis la main à tout, elle se croyait en droit de dire: *Nous avons fait cela, madame Sullivan, Kate et moi.* De là son orgueil et sa joie.

La petite fille prit True par la main et le conduisit dans tous les coins et recoins de l'appartement, en lui faisant admirer tous les changements ingénieux que mistress Sullivan avait faits à la disposition de son ménage. Le lit avait été reculé dans un coin qui semblait fait exprès pour le contenir et laissait de la sorte, au milieu de la chambre, un grand espace vide qui lui donnait, de l'avéu de True lui-même, l'aspect d'un salon; les pincettes et mille autres objets avaient éé remis à une place convenable; les chaises rangées le long des murailles; en un mot, l'appartement n'était plus le même, et True ne trouvait pas assez de mots pour s'extasier sur l'espace et la commodité qu'on avait ainsi gagnés à l'aide de quelques dispositions bien entendues.

Mais ce qui mit le comble à son étonnement et à la joie de Gerty, ce fut la vue du cabinet de décharge métamorphosé en une jolie petite chambre à coucher.

(*A suivre*)

CHRONIQUE DE LA GUERRE

Impressions du champ de bataille.

Nous arrivâmes enfin au pied d'une colline boisée et par dessus nos têtes commencèrent à siffler quelques balles perdues. Ce n'était pas encore cette colline que nous devions franchir, cependant, il nous fallut suivre pendant quelques centaines de mètres un vallon marécageux qui la contournait, et nous trouvâmes à droite une autre colline beaucoup plus haute, boisée et au sommet de laquelle se trouvaient quelques maisons. On nous fit signe de prendre le pas gymnastique; je grimpai en peu de temps...

A ce moment nous étions aux premières maisons et la fusillade faisait rage, les balles frappaient les pans de murs autour de nous. Nous continuâmes d'avancer en rasant les murs, et nous découvrîmes à un tournant de route qui se trouvait dans l'axe de la fusillade deux vieillards qui avaient été fusillés; on les avait attachés là, les mains derrière le dos; ils étaient encore dans cette position, les jambes pliées, la tête retombant sur la poitrine.

A partir de ce moment, une colère folle m'envahit, je ne me dissimulai même plus aux balles; je me tournai vers mes hommes en commandant pas gymnastique, puis je partis sans regarder si l'on me suivait ou non...

J'arrive avec quelques hommes de régiments différents qui s'étaient joints à moi sur la première ligne de feu; celle-ci avait déjà fait plusieurs bonds de repli, mais à ma voix, sur mes exhortations et celles de quelques sous-officiers, toute la ligne se reporta en avant.

Que pouvait-il y avoir sur cette ligne? Une cinquantaine d'hommes. Je peux te dire que c'étaient des braves. J'avais la satisfaction de constater que ma hausse était bonne, puisque je voyais distinctement des ennemis tomber. De temps en temps, un homme s'écoulait auprès de moi mort ou blessé; la fusillade était extrêmement intense. J'avais pris le sac d'un mort pour m'abriter en partie.

Je criais, à pleins poumons, des encouragements, je répétais mes commandements vingt fois...

Tout à coup des hommes me crièrent de divers points de la ligne de tirailleurs qu'ils manquaient de cartouches. Je me mis alors à fouiller les cartouchières des morts et des blessés et je lançais à droite et à gauche.

Le feu reprit avec plus d'ardeur de notre côté et j'eus la satisfaction de constater que les claquements des Mauser se faisaient de plus en plus rares...

Le feu des Allemands s'était ralenti, pour permettre à cette ligne d'effectuer son mouvement et de nous prendre en enfilade pour nous réduire. Je jugeai ma position désespérée et j'étais résolu à charger.

Je commandai aussitôt: "Face à droite, baïonnette au canon!" Mais quand je vis ce qui me restait d'hommes, je jugeai inutile de résister plus longtemps, et je commandai "en arrière." Nous partimes au pas de course, donnant tout ce que nous pouvions, nant tout ce que nous pouvions, des lapins, à 250 mètres.

J'étais à dix mètres d'une haie qui put m'abriter, quand je me sentis atteint à la jambe; je roulai par terre; d'un bond, je me remis sur mes pieds, mais je ne pouvais tenir et je retombai immédiatement. Je me trainai alors sur les genoux, sur une route entre deux haies. Je fis encore une dizaine de mètres, puis, n'en pouvant plus, j'entrai dans la haie.

Je n'attendis pas longtemps: un brouhaha de voix m'arriva et je pus distinguer bientôt que c'était des voix allemandes. Ils s'arrêtaient de temps en temps et criaient: Hourrah... Ils pénétrèrent dans la haie et j'aperçus à travers les branches un casque à pointe qui s'avançait. Je lui montrai ma blessure et lui fis comprendre que je désirais voir son officier.

A ce moment l'artillerie française commença à tirer sur nous. J'entendis deux coups de sifflet et les Allemands allèrent au pas de course se placer au bout de la deuxième haie. Depuis ce moment, et jusqu'à la nuit tombante, je suis resté exposé au feu de l'artillerie française merveilleusement ajusté d'ailleurs, et qui me couvrait de fragments de toutes sortes. Deux ou trois obus furent tirés dans le talus de pierres, et je sentais des ébranlements comme des tremblements de terre; j'étais enveloppé de fumée. Une centaine d'obus furent tirés autour de moi; par intermède, c'étaient des mitrailleuses françaises.

Tout a une fin. J'entendis un clairon français qui sonnait la charge dans le lointain, puis les sons me parvinrent de plus en plus distinctement. Un espoir fou m'envahit. Je jugeai que les Français devaient être proches; je sortis de mon trou, et me traînai sur les genoux. Deux hommes vinrent me chercher; je me fis porter au pied de la colline. Là, je fus hissé sur un mulet de mitrailleuse et ramené au village.—(*La France de demain.*)

Histoire d'un officier "allemand".

Extrait d'une lettre

Rencontré à la gare un convoi d'Allemands. Un officier allemand se prélassait dans le premier wagon. On l'a interviewé et il a fait un récit extraordinaire: c'est un Parisien, nommé B..., qui faisait ses études dans une école technique supérieure sous un nom allemand. A la mobilisation, on nomme lieutenant tous les élèves. Il part et arrive sur le front. En débouchant devant les troupes françaiss, il commande crosse en l'air et agite un mouchoir blanc. Ses cinq cents hommes se sont rendus sans tirer.

Ce récit a été confirmé par quatorze officiers allemands, faits prisonniers du même coup, et qui s'apprêtaient à faire un mauvais parti à leur camarade.—(*Excelsior.*)

Un duel dans les airs.

A 8 heures, ce matin, parait, sur le château où nous sommes installés en ambulance immobilisée, un biplan allemand.

A 10 heures 5, arrivant des lignes françaises, un biplan Voisin. L'Allemand est à 1,500 mètres environ. Le Français fonce droit sur l'Allemand, se maintenant un peu plus haut que lui. Du bord français partent des coups de mitrailleuses: ta-ta-ta-ta... ta... ta... L'Allemand passe sous le Français, et essaie de filer vers ses lignes, vers le nord; le Français, gardant sa hauteur, se retourne en un cercle d'un très petit rayon, gagne de vitesse l'Allemand, le surpasse, le dépasse, se retourne et revient sur l'Allemand, qu'il tiraille en le surplanant toujours. L'Alemand exécute quelques cercles dans l'air, en fuyant le Français. L'Allemand se défend, nous entendons quelques coups d'une arme de plus gros calibre qu'une mitrailleuse; les adversaires tournent toujours dans l'air en se cabrant. L'Allemand perd un peu de hauteur, essaie de se relever, de reprendre le nord; la mitrailleuse française tire de plus en plus vite: ta-ta-ta-ta... ta... ta-ta-ta-ta; puis, c'est à toute vitesse que tire la mitrailleuse française, un grésillement de sel dans le feu... L'Allemand perd sa hauteur et subitement fait un court cercle et revient sur le biplan français. La mitrailleuse crépite encore; l'Aviatik tangue trois fois, pique du nez et s'abat en spirale, la queue vers le ciel.

Le découragement allemand.

Récit d'un reporter hollandais

Sur la grand'place de Mons, à la terrasse d'un café où nous nous arrêtons, étaient assis deux officiers allemands, un très vieux et un tout jeune. Nous causâmes. Les Allemands dirent qu'ils venaient de se battre, et qu'ils allaient retourner au feu. Cela m'étonna. Je leur dis que je n'eusse jamais pensé qu'on se battit encore si près de Mons. Cela piqua le jeune officier, qui répondit: "Oui, mais nous n'en sommes pas moins toujours à quarante kilomètres de Paris." Le vieux me fit signe de l'oeil et ne répondit pas. Je fis de même. "Si vous allez plus loin, dit le vieil officier, vous allez voir des corps morts haut comme cela (et il tenait sa main à la hauteur d'un mètre) entassés les uns sur les autres.

—Oui, tous Français, dit le jeune officier.

—Et Allemands, reprit le vieux

Et sans se laisser émouvoir de avec calme.

l'impatience du plus jeune, il continua: "L'ennemi a fait de grosses pertes, mais nous aussi. Et cela ne pouvait être autrement. Nous étions juste nez à nez et je ne sais combien d'endroits on s'est battu à la baïonnette.

Il se tut, puis reprit d'un ton grave: "Oui, c'est rude pour tout le monde. La guerre devient terrible. Il faut espérer qu'elle finira bientôt... Un mètre de corps morts! Mais quoi qu'il nous en coûte, il faut que nous allions à Paris."

Je ne pus m'empêcher de remarquer à quel point le son de ces dernières paroles différait de celui qu'avait rendu la phrase si souvent redite par les Allemands aux premiers temps de la guerre: "Nous allons à Paris."—(*Algemeen Handelsblad.*)

Sauvé par son colonel.

(*L'Action Française*)

Un réserviste du 343e, blessé, nous a fait le récit suivant qui prouve une fois de plus de quelle sollicitude les officiers entourent nos soldats.

Je lis tous les jours dans les journaux, nous dit un correspondant, les exploits de mes camarades se dévouent pour sauver leurs vaillants officiers; mais j'estime qu'il ne faut pas non plus oublier un officier qui expose sa vie pour sauver celle d'un malheureux soldat. Je trouve le geste cent fois plus admirable, surtout quand on les compare aux agissements des officiers allemands vis-à-vis de leurs hommes.

Voici dans quelles circonstances j'ai été sauvé de la mort la plus horrible pour un soldat français devant l'ennemi et par un colonel.

J'avais été blessé une première fois, mais peu grièvement, à la bataille de X... J'avais rejoint ma compagnie. Dans la nuit, nous passons en réserve au-dessus de la petite ville de X... Nous occupions, avec ma section, une tranchée à côté de celle de notre colonel, avec le drapeau.

Depuis le matin, les obus pleuvaient de tous côtés, mais assez loin. Vers midi, ils se rapprochent; ils finissent par passer juste au-dessus de nos têtes et à petite hauteur pour aller tomber dans la ville.

Tout à coup sans que j'en sois averti par le sifflement habituel, un obus tombe, devant moi, exactement à un mètre. Je suis littéralement enterré vivant en une seconde. Tous mes camarades se sauvent et me laissent dans la tombe, malgré mes appels. Je n'étais qu'un peu étourdi et aucun d'eux n'était blessé. J'étais agenouillé, la tête entre les jambes, pouvant à peine respirer.

J'appelais au secours de toutes mes forces. Combien de temps dura ce supplice? Je ne saurais le dire; mais je sentais l'asphyxie venir et je suppliais Dieu de ne pas me laisser mourir d'une façon si horrible.

Enfin, j'entends une voix qui me dit: "Où es-tu?" Je crie le plus fort possible pour le guider. On fouille la terre, un rayon de lumière, un peu d'air arrive. Je suis bientôt en présence de mon sauveur; mais quelle surprise! Je reconnais mon colonel! Je lui serre les mains, mais je peux à peine le remercier. Il s'échappe d'ailleurs rapidement sous les obus qui continuent toujours à tomber autour de moi.

Lettre de soldat.

"Le canon a tonné ce matin pendant à peu près deux heures, mais, comme c'était aujourd'hui journée de repos pour notre brigade, nous sommes restés bien tranquilles, essayant de nous nettoyer et de nous sécher au feu; car, depuis quelques jours, la pluie n'a pas cessé. Le canon!... et dire que maintenant, avec l'habitude, nous n'y faisons même plus attention, alors qu'à chaque coup double de nos admirables 75, une quantité de vies humaines sont fauchées. Hier nous avons eu une journée éreintante: tout le temps de la pluie, et un vent glacial qui vous paralyse. Nous avons cherché le contact avec l'ennemi. Patrouilles dans les bois dégouttant d'eau. Bien désagréables d'ailleurs, ces branches par la figure, si désagréables même qu'on ne pense plus au danger. Malheureusement l'ennemi s'est dérobé, var vraiment les mesures étaient merveilleusement prises et, dans la pluie et le vent, ces mouvements se faisaint comme aux manoeuvres... Les divisions d'infanterie bien dissimulées dans leurs tranchées, à moitié remplies de boue... Notre artillerie en position sur un beau plateau, et la cavalerie à l'horizon, cherchant le contact qu'elle n'est pas arrivée à prendre.

"Eh bien, malgré vent, froid, pluie, manque de nourriture, le moral est excellent. L'infanterie patauge en riant et en jurant après Guillaume et après les "boches", comme ils disent. Mes hommes sont admirables et je crois qu'ils me suivraient n'importe où. Quels braves gars! Au plus fort de la pluie, un homme commence à chanter, chanson de circonstance: "*Manon, voici le soleil, c'est le printemps, c'est l'éveil...*" Eclat de rire général et voici la troupe de bonne humeur pour deux heures au moins. Quant à la perspective du danger, c'est chose secondaire; bien mieux, on n'y pense pas et la perspective du dîner préoccupe plus que les obus prussiens. Vous ai-je raconté cet incident de M... où nous sommes arrivés nez à nez avec une section de mitrailleuses allemandes. Un de mes hommes, s'arrêtant et sans penser à fuir, tendant le poing aux Allemands, au milieu de la pluie de balles leur criait: "*Tas de fumier, espèce de vaches, on vous aura quand nous irons en Allemagne.*" J'ai été obligé de le tirer par le bras pour qu'il s'en aille. Sans cela, il se faisait tuer.

"Nous ignorons tout, ou à peu près, des nouvelles générales. Seule une nouvelle nous est venue par la voie du rapport: le bombardement et l'incendie de la cathédrale de Reims. Quelle horreur et quel vandalisme! Nous traversons maintenant des régions qui ont été occupées par les Allemands, j'aime mieux ne pas vous parler des tristesses que l'on rencontre et des choses que l'on raconte. C'est affreux. Plus nous allons, plus la pitié pour une pareille race se retire du coeur. Tous ils méritent la mort. L'accueil des populations est touchant. Ils nous embrassent quand nous arrivons les premiers après les Prussiens, nous offrant des fleurs. C'est, hélas! les pauvres gens, tout ce qu'ils peuvent offrir, car après l'Allemand la place est nettoyée comme après les sauterelles... Je vous ai laissé cinq minutes pour aller voir trois aéroplanes qui viennent de passer au-dessus de nos têtes. Trois Français qui, malgré le vent, tanguant, piquant du nez, se relevant, reviennent du côté de la canonnade et rapportent sûrement des nouvelles. Les hommes, malgré leur rudesse, ne peuvent s'empêcher d'admirer ce courage splendide de l'aviateur, et quoique celui-ci n'entende sûrement rien, ils l'ovationnent en agitant leurs képis. J'ai bon espoir dans le succès final. Il sera peut-être long, pénible, coûteux, mais il *sera*, j'en suis certain. La période la plus dure pour nous est passée: ce fut la période de premier contact avec le feu. Maintenant c'est la période d'entraînement. Nous sommes bien plus forts moralement et physiquement... Pour moi je ne me suis jamais aussi bien porté et je m'amuse comme un roi."

Lettre du front.

"Je suis, depuis cinq ou six jours, je ne sais plus, dans un village des environs, dont je ne vous dis pas l'emplacement exact. On s'éveille dans un tout petit patelin, déjà bouleversé, noir d'ombre, car toute lumière est interdite. Il est trois heures ou trois heures et demie et l'on entend déjà les bombes de ces ignobles alboches, pleuvant de ci de là, comme des brutales qu'elles sont. Les batteries vont de leur côté, les échelons de ravitaillement de l'autre. Tout cela défile dans le noir, en silence... Je dois suivre la batterie. Tout le jour, depuis l'instant de la mise en batterie, il faut demeurer derrière une crête à guetter un ennemi invisible; à guetter aussi les bombes, qui sifflent pendant douze kilomètres dans le ciel, avant d'atterrir avec un bruit de tonnerre, un fracas horrible de foudre, un éclat épouvantable et ahurissant, qu'accompagne une gerbe de fumée flamboyante, haute comme un geyser. Je m'efforce de penser à autre chose, à vous, au service, à la mission à remplir, à la victoire. Quand la peur me prend, je prie.

"Je vous dirai un jour, je l'espère bien, mon arrivée au régiment. On débarque à vingt kilomètres de la ligne de feu, après un voyage de près d'une semaine en fourgon. Aussitôt le lieutenant commandant le détachement m'envoie seul prévenir de notre arrivée le commandant de régiment en train de combattre. Ces vingt kilomètres à cheval resteront un véritable souvenir dans ma vie. Ordre: remplir coûte que coûte ma mission. Eviter en conséquence d'être vu par des patrouilles allemandes. On se sent une âme véritable de sauvage. Chaque tournant de route, dans le jour qui commence à monter, chaque cahute de charbonnier, chaque maison délabrée par la guerre donne l'impression d'un repaire redoutable. C'est alors que la vie prend tout à coup un goût insaisissable, exquis, surprenant. Il est tard. Je continuerai plus tard ma lettre, de X..., où j'ai été envoyé pour quelques courses...

"En vous quittant hier, je viens d'avoir une grande émotion. Les destinées sont parfois inouïes. Etre envoyé à X... quitter la batterie et le feu, comme hier et aujourd'hui, constitue un fait absolument exceptionnel. Il a fallu cette exception, voulue par le ciel, je veux le croire, pour que j'échappe au sort que subissaient pendant mon absence quelques-uns de mes camarades. En rentrant, je trouvais toutes nos pièces c'en dessus dessous, une hécatombe de chevaux et d'hommes aussi, hélas! causée par une saive ennemie tombée sur les avant-trains!..."

L'union des Francais.

Un correspondant du *Soleil du Midi* avait quitté Abbeville en charrette pour essayer de se rendre sur la ligne de feu, mais arrêté par des officiers, il n'y put parvenir, la défense étant formelle, et dut passer la nuit sans manger ni dormir à la mairie d'un bourg où il vit, travaillant à la même table, le curé et le maire de l'endroit. Forcé de rentrer le lendemain matin à Abbeville, il fit, pendant la route, causer le conducteur de sa carriole, lui demandant s'il connaissait les sites de la localité où ils avaient passé la nuit.

—Si je les connais, dit le brave homme, mais mon fils est électeur dans la commune. Si vous aviez vu ça, il y a quelques mois, "ça chauffait." Le maire est socialiste unifié et faisait une campagne violente contre le député sortant qui était soutenu par le curé... Ce qu'ils se sont "empoignés".

—Cependant, ils avaient l'air très unis?...

—Oh! mais, maintenant, c'est la guerre, et *ils sont tous les deux Français*...

Votre asthme.—L'efficacité du remède du Dr Kellogg contre l'asthme n'est pas quelque chose qu'on espère mais dont on est certain. Jamais il ne manque de soulager et dans votre cas ce sera de même. Si universel a été le succès de cette médecine que tout malade se doit de l'essayer.



EXPLOITS DE DRAGONS ET AVIATEURS FRANCAIS

Un escadron de dragons, isolé au milieu des lignes allemandes, attaque et détruit un camp d'aviation allemand. L'escadron est presque entièrement décimé.

Paris, 3.—Un communiqué officiel fait le récit des exploits suivants:

"Dans la nuit du 9 septembre, un lieutenant de dragons, qui s'était trouvé dans une ferme, apprit la présence d'un parc d'aéroplanes allemands le long du chemin qui mène de Viviers à une usine située entre Soissons et Compiègne. D'après ce que racontaient les paysans, les aéroplanes avaient atterri à cet endroit vers 7 heures du soir et avaient été rejoints, vers 10 heures, par un convoi d'automobiles composé de huit ou neuf machines, qui les avaient suivis de loin, pendant leur vol.

"Le lieutenant prit la décision d'attaquer ce parc immédiatement Il était alors 2 heures 30 du matin. Le plan d'attaque fut rapidement dressé: deux pelotons s'approchaient, à pied, aussi près que possible du convoi, et tireraient trois salves, puis cesseraient le feu; aussitôt, un peloton à cheval, profitant du désordre causé par cette attaque imprévue, chargerait et, à coups de lance, arrêterait ceux qui chercheraient à s'échapper; le quatrième peloton devait se tenir en réserve, dans l'usine.

"Les deux pelotons à pied réussirent à s'approcher jusqu'à 40 mètres des automobiles et le cri lancé par la sentinelle servit de signal pour commencer le feu. A peine le feu avait-il cessé, en conformité avec les ordres reçus, que le lieutenant commandant le peloton monté, chargea à la tête de ses hommes, aux cris répétés de: "Vive la France!"

"Malheureusement, les Allemands n'avaient été qu'à moitié surpris et une mitrailleuse, placée en avant du convoi d'automobiles, ouvrit le feu. L'officier français fut tué et son peloton littéralement anéanti. Pas un seul homme n'atteignit le convoi. A cette vue, le lieutenant qui avait gardé le commandement des deux pelotons à pied ordonna l'assaut. La mitrailleuse allemande s'était tue, ses servants ayant été tués sur leurs positions. Les dragons français, par petits groupes, se ruèrent sur les aviateurs et, à 15 mètres, la fusillade commença. Les Allemands, se dissimulant tant bien que mal derrière la haie du chemin, répondirent courageusement.

Pendant ce temps, un détachement de sapeurs allemands, armés d'outils spéciaux dont on leur avait préalablement appris à se servir, se jetèrent sur les aéroplanes, et, à grands coups, en détruisirent les moteurs, les réservoirs à essence et les pièces de direction. A ce moment, trois automobiles, qui contenaient une réserve d'essence, prirent feu et les flammes éclairèrent brillamment la scène du combat.

"L'engagement tirait à sa fin. Les dragons avaient subi de grosses pertes, mais le courageux lieutenant qui commandait l'escadron ne voulut pas cesser le combat avant d'avoir attaqué l'automobile, placée au centre du groupe, d'où étaient partis les ordres et qui paraissait être occupée par le chef du convoi allemand. Pendant que le peloton de réserve se repliait en réunissant les quelques dragons qui restaient debout, l'officier français, suivi de tous ses hommes, se fraya un chemin jusqu'à cette automobile et se trouva face à face avec deux hommes, dont l'un était un officier. Ce dernier, apercevant ses assaillants, se mit à vider, sur le groupe formé par les quatre hommes, le contenu d'un pistolet automatique. Les trois soldats tombèrent. Leur lieutenant reçut une balle dans le bras, mais put décharger son revolver, à bout portant, dans la poitrine de son adversaire, qui s'affaissa.

"Son compagnon parvint à donner, sur la tête de l'officier français, un grand coup de crosse qui l'envoya rouler dans le fossé, au bord du chemin. Il y resta étendu quelques instants, ayant à moitié perdu connaissance, et put, ensuite, avec l'aide d'un de ses hommes, également blessé, gagner un champ de betteraves et s'y cacher.

"Nos pertes avaient été nombreuses. Des trois pelotons engagés, dix hommes seulement n'avaient pas été blessé. Les survivants se cachèrent dans un village et, pendant trois jours, vécurent à l'intérieur des lignes allemandes. Ils ne furent délivrés que le 13 septembre, par une division d'infanterie française qui, ayant défait l'ennemi, prit possession du village.

"Voici le récit d'autres exploits:

"Le 18 novembre, vers 6 heures et demie du matin, un sergent du service de reconnaissance aérienne, ayant à bord de son avion un lieutenant d'observation, revenait d'opérer une reconnaissance. Il était sur le point d'atteindre les lignes françaises, lorsqu'il aperçut un aéroplane allemand qui se dirigeait dans la direction d'Amiens. Immédiatement, il se mit à la poursuite de l'ennemi, mais la vitesse de sa machine était légèrement inférieure à celle de l'avion allemand et il ne put rattraper l'ennemi.

"En arrivant près d'Amiens, l'Allemand exécuta une série d'évolutions dans le but de lancer des bombes sur le parc d'aviation et sur le village de Gailly. Le Français en profita pour le rejoindre, et sa mitrailleuse lança une centaine de projectiles sur l'ennemi. L'avion allemand reçut de légers dégâts, mais aucune des balles n'atteignit le pilote ni une partie vitale du mécanisme.

"Néanmoins, l'aéroplane allemand commença à descendre et bientôt atterrit.

"Le sergent français aperçut alors un second avion allemand, du type Albatros, qui survolait Gailly, et se prépara à l'attaquer. Le pilote de l'Albatros, par une manoeuvre aussi adroite que désespérée, fit une rapide volte-face et précipita sa machine, à toute vitesse, sur l'avion français. Le sergent pilote, pour éviter une collision, tourna son aéroplane à un angle si aigu que la mitrailleuse se détacha et tomba à l'intérieur du fuselage. Avant que le Français ait pu remettre sa machine en équilibre, l'aréoplane allemand était loin.

"A peu près au même moment, un autre sergent aviateur français qui venait d'atterrir au camp d'aviation d'Amiens, aperçut l'Albatros au-dessus d'Amiens. Accompagné par un mécanicien, il reprit immédiatement l'air et, s'élevant de suite à une grande altitude, se mit à la poursuite de l'ennemi, qui avait évité d'être détruit par le premier avion français en employant l'expédient désespéré de le charger.

"La seconde machine française rejoignit l'aéroplane allemand au moment où il s'éloignait d'Amiens et réussit à l'empêcher de retourner vers les lignes allemandes. Elle le poursuivit jusque dans la région de Montdidier. Pendant cette poursuite, le mécanicien français tira dix coups de fusil sur la machine allemande, sans réussir à l'endommager. De son côté, l'Allemand n'était pas resté inactif, et l'avion français avait reçu trois balles, dont une avait percé le réservoir d'essence. Le manque de munitions força les Français à abandonner la poursuite.

"Quand l'avion français atterrit, le mécanicien, qui s'était, à la hâte, engagé dans ce vol imprévu, avait une main gelée.

"Le même jour, à onze heures moins un quart, un avion français, piloté par un caporal, accompagné d'un lieutenant observateur, s'éleva, pour reconnaître les positions défensives de l'ennemi, dans les environs de Dompierre, et rencontra aussi un aéroplane allemand.

"Quoiqu'armés seulement de revolvers, les deux Français n'hésitèrent pas à attaquer l'ennemi. Mais celui-ci possédait une mitrailleuse dont une balle atteignit l'une des ailes de l'aéroplane français, qui fut obligé d'atterrir aussi vite que possible. Ce ne fut que grâce à la grande habileté du pilote qu'il réussit à descendre sans accident dans le camp d'aviation d'Amiens. L'avion français n'avait reçu que des dégâts insignifiants.



En garde, électeurs. Ne vous laissez pas séduire par de fallacieuses promesses qui ne sauraient être réalisées. Souvenez-vous que les beaux prometteurs, ceux qui s'engagent à faire des merveilles, sont ceux qui ne tiennent aucun de lurs engagements.

Son honneur le maire Lachance nous a donné une excellente administration. Il a pratiqué toute l'économie possible, sans pour cela entraver le progrès de Saint-Boniface.

Sachons reconnaître son dévouement en votant de nouveau pour lui le 10 décembre. Voter pour Lachance, c'est voter pour le progrès de Saint-Boniface.

Le docteur Lachance a fait ses preuves. Et l'autre?



Votez pour le docteur Laurendeau. Un changement s'impose dans la représentation du quartier No 3. Et le docteur Laurendeau est l'homme le mieux qualifié pour faire un excellent représentant. Il est jeune, actif, entreprenant, et a toujours suivi d'une façon très attentive les progrès de Saint-Boniface.

Laurendeau et le progrès.

ST-BONIFACE

Quoiqu'en dise le *Free Press*, les nouvelles de la santé de Mgr l'Archevêque sont des plus rassurantes. Il se remet rapidement de la fatigue éprouvée durant son continuel surmenage de la dernière année.

* * *

Les élèves du collège passeront bientôt leurs examens.

* * *

Il y a grande activité patriotique au club belge. L'appel du roi Albert à ses sujets résidant au Manitoba et dans les autres provinces de l'Ouest reçoit une enthousiaste réponse. Bien que porté à la connaissance des Belges il y a à peine huit jours, plus de cent cinquante recrues dont bon nombre sont des volontaires, partiront mercredi pour Halifax d'où ils s'embarqueront le 15 pour Liverpool. De là ils seront dirigés vers le nord de la France.

Tous les jours de nouveaux volontaires arivent de la province; le mouvement ne fait que commencer. L'enthousiasme est partout très ardent pour la libération du sol belge.

Au consulat belge, on nous déclare que le gouvernement insiste plus que jamais pour des volontaires. La réponse faite à l'appel du consul il y a huit jours démontre éloquemment que le roi Albert n'aura pas en vain fait appel à ses sujets du Canada.

* * *

BAPTEMES

3 décembre. Joseph, fils de Joseph Houar et de Joséphine Harsche. Parrain, Joseph Harsche; marraine, Mme H. Bénard.

3 décembre. Joseph, fils de Joseph Doiron et de Emma Beaulieu. Parrain, Philippe Gentes; marraine, Ernestine Bernard.

5 décembre. Marie-Yvette, fille de Emilien Jolivet et de Eva Fillion. Parrain, Noé Jolivet; marraine, Clothilde Bernard.

6 décembre. Maria-Anna, fille de Isidore Vermette et de Anna Laplante. Parrain, Honoré Millaire; marraine, Christine White.

6 décembre. Marie-Albertine, fille de Louis Lévesque et de Excillia Grouard. Parrain, Joseph Prescott; marraine, Angélina Richard.

6 décembre. Raoul, fils de Wilfrid Proulx et de Marie Magnan. Parrain, Joseph Magnan; marraine, Angélina Magnan.

APPEL

Pourquoi notre petite messagère annuelle semble-t-elle plus timide que d'ordinaire pour entreprendre son confiant pélerinage auprès des nombreux amis de la "Charité", âme de tout bien et de toute bonne oeuvre?

C'est que dans les circonstances actuelles, peu favorables à sa mission, elle se demande: "Comment serai-je accueillie? Trouverai-je mon chemin comme par le passé pour arriver au coeur de mes amis? Car de tous côtés nous n'entendons que rumeur de guerre, nuage d'ennui, de crainte et d'anxiété au foyer familial!... La pensée de tous paraît absorbée sous l'influence de la lutte cruelle qui semble envahir l'humanité et la jeter dans cette passion excessive d'un combat, sans miséricorde et sans exemple dans le passé. Mon humble messagère pour la première fois ne serait-elle pas entendue? La jetterait-on dans le feu sans l'écouter?

Que Dieu l'en garde! Cependant, je ne puis le dissimuler, je me sens mal à l'aise, mais j'espère qu'il y a encore des endroits où la paix règne en dépit de tout et où l'on s'appropriera en quelque sorte cette évangélique invitation du bon Maître: "Demandez et vous recevrez". Bien que confiante, je ne viens pas demander de votre abondance, mais la miette de pain qui tombe de la table du riche"

Donnez, selon votre coeur qui peut être si riche sans les biens de la terre... Cette charité sera plus méritoire et appelera les bénédictions du Tout-Puissant sur vous, sur votre famille et sur toutes vos entreprises.

Je vous présente cette requête au nom des 200 et plus orphelines abritées en ce moment sous le toit de l'Orphelinat Saint-Boniface.

Veuillez, s'il vous plaît, ne pas refuser!! Tout effet, linge, aliment, douceur et joujou seront acceptés ave creconnaissance par

Mme Edouard Guilbault,
Présidente des Dames Patronesses de Saint-Boniface.

SACRE-COEUR

Les deux comédies "Daniella" et "Triboulet" données par les enfants de l'école ont eu un tel succès que les paroissiens et les nombreux amis du Sacré-Coeur ont demandé à entendre de nouveau ces chers enfants. La séance sera répétée jeudi le 17 courant à 8.30. Les sièges sont de 50 cents. Billets au Magasin Bleu, chez M. Kéroack et à l'école du Sacré-Coeur.

* * *

Dimanche dernier le R. P. Paquet, o.m.i., de l'Université d'Ottawa, a donné le sermon de circonstance. Il a félicité les Canadiens français sur leur belle paroisse et les a encouragés à se tenir ensemble, blamant sévèrement la conduite de ceux des nôtres qui, par pur bêtise, désertent nos rangs pour servir la cause dès Assimilateurs.

* * *

Le R. P. Lauamme, o.m.i., est de retour d'une tournée de retraites prêchées à Pincher Creek, Calgary et Edmonton. Ce matin le Révérend Père terminait un Triduum à l'Académie Sainte-Marie pour la cérémonie si imposante de la rénovation des voeux des Révérendes Soeurs.

* * *

La Société Saint-Jean-Baptiste est à préparer un beau programme de fêtes pour célébrer avec éclat le 25me anniversaire de sa fondation.

* * *

La Société Saint-Jean-Baptiste a tenu dimanche soir une assemblée spéciale à laquelle assistèrent un grand nombre de membres afin d'étudier les moyens de faire une propagande française suivie et de grouper plus que jamais les Canadiens français et les Français autour de l'Eglise du Sacré-Coeur dans Winnipeg.

Le R. P. Curé, MM. Fournier, président, Lauzon, Collon, Delorme, Chevrier, Cardinal et Poitras prirent part au débat. A l'unanimité on décida de la formation d'un comité de dix membres avec pouvoir de s'adjoindre d'autres membres. Ce comité se compose comme suit: le R. P. Curé, MM. Fournier, Lauzon, Chevrier, Delorme, Lemire, Leveillé, Pélissier, Rho, Aubin, Chabot.

Il a tenu sa première séance immédiatement après la séance générale. D'autres suivront à date très rapprochée. Ce comité entend mener au succès et rapidement la tâche qu'il a acceptée.

GUERRE DE BRIGANDS

Les Turcs pillent et détruisent tout ce qui appartient aux alliés.

Paris, 7.—La guerre a causé partout la terreur et le trouble dans les affaires de l'empire ottoman. Partout les Turcs semblent être devenus des brigands et des voleurs, vis-à-vis surtout les sujets appartenant aux alliés.

Le "Temps" fait un tableau de la situation qui règne en Syrie. Tous les vapeurs et bateaux qui étaient ancrés dans le port de Beyrouth, ont été coulés pour empêcher les alliés de s'en servir. Un vapeur allemand qui avait amené un chargement de dynamite et autres explosifs, a subi le même sort. Le seul navire qui ait échappé à la destruction est un bateau autrichien qui a préféré courir le risque d'être capturé, et a quitté Beyrouth juste au moment où les Turcs allaient le couler. Un paquebot italien qui fut aperçu un soir, au large du port, occasionna une véritable panique, parce qu'on croyait que c'était un navire de guerre ennemi. Le gouverneur commanda de suite un train spécial pour quitter la ville, déclarant qu'il la brûlerait plutôt que de la laisser tomber entre les mains des Français ou des Anglais.

Toutes les personnes quittant Beyrouth sont fouillées et il ne leur est permis d'emporter que 200 francs, tout autre argent qu'elles peuvent posséder étant confisqué comme taxe de guerre.

A Jaffa, toutes les notabilités européennes ont été emprisonnées. Jaffa ressemble maintenant à une ville morte.

Les hommes bons pour le service ont été mobilisés, et des provisions ont été réquisitionnées.

Dans tout l'empire, les Turcs sont poussés au brigandage par les Allemands. Sous peu les fruits du travail accompli par plusieurs générations laborieuses de colons européens, seront recueillis par une bande de voleurs qui composent ce gouvernement moitié turc moitié allemand.

* * *

Athènes, 7.—On annonce également que les Turcs ont cerné les quartiers chrétiens de la ville de Phocée, sur la côte ouest d'Asie Mineure, et ont gardé comme otages un grand nombre de chrétiens.

Ils se sont emparés également de toutes les églises de la ville.

La proclamation du sultan, appelant les musulmans à la guerre sainte contre l'Angleterre, la France et leurs alliés, n'a pas eu, dans les pays musulmans ne faisant pas partie du domaine du sultan, l'effet qu'on y attendait.

LES CRIMES ALLEMANDS

Cinquante prisonniers français forcés de creuser des tranchées sous le feu de notre artillerie

Paris, 7.—Le correspondant du "Temps" décrit l'entrevue qu'il a eu près de Soissons avec un soldat français appartenant à l'infanterie qui vient d'échapper aux mains des Allemands. Ces derniers l'ont forcé, a-t-il dit, avec cinquante autres Français faits prisonniers en même temps que lui, à creuser des tranchées après avoir fusillé ceux qui s'y étaient refusés.

Le soldat a ajouté:

"Sous les obus français qui ont fait bien des victimes, on nous frappa pour nous faire creuser, de force, à l'endroit le plus exposé au feu des Français, les tranchées que les Allemands occupent actuellement, tranchées fort larges et très profondes et cimentées en maints endroits pour prévenir l'humidité. Nous ne faisions qu'un repas à onze heures du soir et dormions dans les tranchées, sans couvertures.

"Enfin, quand mes camarades eurent presque tous été tués, je suis sorti, en rampant, par l'extrémité d'une tranchée et, après avoir parcouru ainsi cent mètres, suis arrivé à un trou fait par un obus où je suis resté tout le jour suivant. J'ai rampé encore pendant deux cents mètres, ce qui me permit d'atteindre les lignes françaises.

"Les Allemands recevaient des vivres et des munitions régulièrement, mais semblaient découragés et souffraient, pour la plupart, de rhumatismes. Presque tous sont d'âge moyen.

"Pendant les quinze derniers jours, les Allemands ont retiré un grand nombre de canons qui ont été remplacés par des troncs d'arbres ayant la forme de tonneaux, pour tromper ainsi les aviateurs; certains de ces troncs d'arbres étaient même montés sur roues."

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de hopatente de préemption peut être obmestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.